

**L. D'ASCO**  
(Lyon)  
**DESCLAUZAS**  
(Paris)  
RÉDACTEURS EN CHEF

**ABONNEMENTS**  
Lyon... UN AN Fr. 10  
Paris et Départements... 12  
On reçoit les abonnements de TROIS  
et de SIX mois

Rédaction & Administration  
6, place des Terreaux, 6  
LYON

# LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,  
Pour ce que rire est le propre de l'homme.  
François RABELAIS.

**A. De LATOUR**  
ADMINISTRATEUR

**ABONNEMENTS**  
Lyon... UN AN Fr. 10  
Paris et Départements... 12  
On reçoit les abonnements de TROIS  
et de SIX MOIS sans frais  
dans tous les bureaux de poste

Les Annonces et Réclames  
sont exclusivement reçues  
à l'Agence V. FOURNIER  
14, Rue Confort, Lyon  
à Paris, à l'Agence HAVAS  
8, place de la Bourse

## LE GÉNÉRAL DE GALIFFET

### MADemoiselle ChALENTON SA FEMME — UNE MISSION DÉLICATE

**Tirage justifié :**  
**52.000 N°**

La *Bavarde* publie plusieurs éditions  
ainsi réparties :

- 1<sup>re</sup> Edition, villes du Centre.
- 2<sup>e</sup> Edition, villes de l'Est.
- 3<sup>e</sup> Edition, villes de l'Ouest.
- 4<sup>e</sup> Edition, villes du Midi
- 5<sup>e</sup> Edition, Lyon et région lyonnaise,  
Paris et Etranger.

### PARIS-LYON

#### LE Général, Marquis de Galiffet

C'est l'homme du jour — l'article à sensation ; le général est partout. Les journaux le nomment dans leur premier Paris, dans leurs échos, dans leurs racontars. Il trône au concours hippique, il passe au bois de Boulogne, il se prélassait à l'Opéra. Il est de toutes les fêtes mondaines. Sa personnalité encombrante traîne de la buvette des Chambres à la cuvette des boudoirs.

Et ce général de la République a le *Figaro* pour mécène. La rue Droouet montre les grosses dents à la rue de Grenelle. On ne pardonne pas au général Thibaudin d'avoir retiré au marquis de Galiffet le commandement des manœuvres de l'Est. Quoi ! l'on ose douter de la franchise de M. le général et l'on se demande si c'est un ami cet irréconciliable de la veille ! L'acharnement que mettent à défendre ce trouper les royalistes de tous poils, nous fait croire plus que jamais que le ministre a été sage.

On fait trop de bruit autour de ce képi brodé de glands. On nous assomme avec l'armée. La bouche pleine des mots de « patrie et de revanche, » les prud'hommes stériles prennent des attitudes bouffonnes quand un homme audacieux ose dire la vérité sur cette armée permanente, qui saoule de vin comme au Deux Décembre, étrangle la Constitution, on compte du premier drôle venu. Ils ne savent pas ce que vaut cette phrase : « Obéissance passive », ceux qui tiennent ces discours ampoulés. Ils n'ont jamais traversés les cours d'une caserne, un jour de revue, quand les colonels, humbles comme des valets, inclinent devant le panache de leur supérieur leurs plumets tricolores.

L'armée ne raisonne pas, l'armée ne peut pas raisonner. Elle doit être une machine de chair humaine dans la main d'un homme : tant mieux si cet homme est un héros, tant pis si cet homme est un gredin. On lui dit : marche, on lui dit : tue. Elle tue, elle marche, on lui dit : fusil ne discute pas. On ne doit entendre d'autre gueule que celle du canon. Labordère était une exception. Il n'a pas fait acculer, tout seul, les aventuriers du Seize Mai. Ils ont eu peur du pays ; cette armée qui n'a pas de chef.

J'ai rencontré Galiffet dans la cour du palais Bourbon, le jour de l'enterrement de Gambetta, son ami. Les généraux ses collègues, le saluaient. Il recevait leurs hommages, hautain, cassant, soldat gentilhomme, traitant avec dédain, ces roturiers parvenus.

Je me souvenais de l'avoir déjà vu, onze ans auparavant, non dans la cour du palais Bourbon, mais sur le chemin de Versailles. Il caracolait devant des femmes du monde, ayant mis leurs habits de fête pour jeter à la face des vains des crachats sentant le lubin de leur boudoir et le fumier de leur écurie — grandes dames, maîtresses de leurs palefreniers, recommençant à l'instar des Guise et des Médicis, la promenade de Montfaucon. M. de Galiffet se pavanait, gracieux, ayant un sourire aux lèvres, et à la boutonnière une fleur rouge qui semblait une goutte de sang. Une colonne de prisonniers arriva. « Halte », commanda-t-il. Canaille, je vous tiens enfin ! Et il passa la revue de ces révoltés ; ramassés derrière les barricades ou dans les maisons du faubourg. Figures pâles, blêmes de la fatigue, noircies par la poudre. Leurs vêtements étaient en lambeaux, la poussière des chemins avait souillé leurs fronts ; ils marchaient la plupart pieds nus, teignant de sang les cailloux.

Le général les compta : tous les dix-huit cents furent mis à part. Il y avait huit cents personnes, il y eut quatre-vingts privilégiés. Tandis que se reformait la colonne, il les plaça sur un talus et les fit fusiller.

Quatre-vingts cadavres : c'est ainsi que M. de Galiffet prit son absinthe ce jour-là.

Et l'on songerait à donner pour chef suprême à l'armée le héros de telles épopées ! C'est en cet assassin que le drapeau s'incarnerait ?

On dit M. de Galiffet un vaillant général. On prétend qu'il possède la science infuse. C'est une lumière. Il a des courtisans qui lèchent ses bottes et répandent le bruit qu'il sera le Carnot de la guerre qui point à l'horizon. J'ai bien peur qu'il n'en sorte que le Grouchy.

En Afrique, il s'est battu. La belle affaire ! Est-il le seul capable de se battre ? Il y a des héros plus modestes et aussi criblés de balles que lui.

Ils n'ont gagné ni croix, ni galons, ils ont fait leur devoir et n'en demandent pas plus. Sorte de Don-Quichotte militaire, brutal et emporté, dur à ses inférieurs ; n'ayant aucun sentiment humain, il s'est jeté dans la mêlée non comme un brave mais comme un fou. On appelle au régiment les soldats de la trempe de ce monsieur, des *têtes brûlées*. Elles sont capables de grandes bassesses et de grandes audaces. Nous avons bientôt fait un héros avec un étourdi. Je me refuse à croire que le soldat ayant la conscience de son métier, puisse être un bourreau et il a été un bourreau le général de Galiffet.

On se méfie de ce trouper : on a raison ; il a un ventre d'argent. Ce qui est beau — mais il a un cœur de marbre, ce qui est laid. On se le rappelle collant aux Tuileries. Il a défrayé la chronique judiciaire, ce gentilhomme a eu des maîtresses, et ces maîtresses pourraient peut-être dire pourquoi ce gentilhomme a eu des diamants. Il a des talons rouges à ses bottes à la Bonaparte ; il aime les soupers fins, il aime les bals et les fêtes, et l'on assure qu'il n'est pas sans mélange l'or de son blason. Il a fait abaisser la hauteur des képis de la cavalerie, ces képis qui ressemblaient à des casquettes. La mode ironique des soldats railait le chef.

Est-elle bête cette République ? Avoir autour d'elle, des généraux sortis du peuple et aller chercher, pour l'exalter cet homme qui n'appartient aux yeux de la foule qu'entre les jupons pailletés d'or des courtisanes et les tuniques trouées de balles des fédérés. Prendre pour guide un français souillé de sang français, le général qui s'est fait l'exécuteur ignoble de Paris, le soldat qui a trahi à ses espérances de la cervelle avec des cheveux blancs !

Il doit marquer. C'est à son titre qu'il dut l'amitié du Géniois. Gambetta le trouva prodigieux, ce marquis posant crânement sur le cimier de sa couronne le bonnet phrygien. Teindre en pourpre son blason, c'était de toute nécessité, la besogne lui répugnait, il la fit. Il trahit ses maîtres, il renia ses croyances, il cracha sur le drapeau blanc. Volte-face de roué. La monarchie a l'habitude de ces trahisons. M. de Galiffet est ambitieux ; être le roi de la République lui conviendrait, mais le pays le garde de près et il se demande si le rouge de ses opinions n'est pas fait du sang des fusillés.

Il était marquis. Si un soldat portant un nom plébéien fut venu à la République, on l'eût à peine écouté, sinon éconduit. La conversion du marquis de Galiffet fut l'objet de toutes les causeries. Un marquis s'enrépublicait ! Ça vaut la peine qu'on y songe. Le faubourg Saint-Germain se voila la face huit jours, mais il lui ouvrit la porte presque aussitôt vite que M. Gambetta. « Reviens Bernadotte ! » Au fond, l'on se disait que cet homme qui venait de trahir la royauté pourrait tout aussi bien trahir la démocratie. Quand on se met à faire ce métier là, on ne s'arrête plus. La trahison s'insinue dans le sang, goûte à goutte, comme le mercure.

On se souvenait du passé ; le roi ne désespérait pas de son chevalier. Il avait renversé la République à Dijon, jetant à terre, brutalement, un étatisme élevée à la patrie. Car il donna cette joie aux Prussiens, de briser la France en effigie. Les soldats de Manteuffel sont descendus au musée du Louvre, ils n'ont rien dégradé. Il était donné à un soldat français d'être plus vandale que les Prussiens.

Il est vrai qu'il ramassa plus tard le bonnet de cette statue brisée, qu'il s'en coiffa. Cynisme de trouper. La

République alla au devant de ce drôle ayant un bonnet de la couleur de ses talons. Elle lui donna la main loyalement — il la prit. Cet homme là est de ceux qui prennent tout ce qu'on leur donne — au moins.

Il accepta un rôle avec des dédains de grand seigneur. Puis brusquement, il se fit le bretteur de la République, mettant à ses genoux son sabre. La République n'a point remarqué que ce sabre singulier, trempé dans le sang de mai, peut se rapetisser et devenir le poignard qui frappe dans le dos.

Le fantôme je le retrouve sa circulaire insolente, cette circulaire sur la tenue, il fait de l'esprit, un esprit qui sent l'eau de Cologne ; il raille son armée et fait l'éloge de ceux qui la caricaturent.

Je le revois aux grandes manœuvres dernières, couchant dans la cour du château et mangeant du pain bis, alors qu'un bon lit l'attendait et qu'on préparait pour lui, un repas succulent. Il voulait prêcher d'exemple. Mais là, encore, il trahissait ses soldats, tant la trahison est un besoin pour cet homme. Il jouait la comédie de la tempérance. Il jouait les Napoléon et les Turanne, singe va ! qui se permet d'imiter des héros.

En politique, il joue au Talleyrand. Il se croit un diplomate habile, un génie immense. Il a foi en lui. Son orgueil lui sort par les yeux, des yeux très faux percés en virille dans une figure maigre et dure. Il offre à la République — qu'il exècre — ses services. La République ferait une faute en lui confiant un poste suprême.

M. de Galiffet est avide de gloire, avide d'honneur, avide d'argent, marquis, il méprise la République, mais si la République le paie, le gerge de ses caresses, et lui donne la meilleure place chez elle, il fera le coup de poing pour elle. Galiffet de Stabaldi !

Il est heureux que le pays veille. La presse est unanime à accabler ce favori sanglant, aussi populaire au faubourg Saint-Antoine comme assassin, qu'au faubourg Saint-Germain comme royaliste.

M. le général marquis de Galiffet, s'offre d'être le souteneur de la République, il n'oublie qu'une chose : c'est que la République n'est pas une prostituée.

E. DECLAUZAS.

Ne voulant pas couper en deux *Karl*, la remarquable poésie de notre cher *Munte*, nous l'insérons en seconde page.

#### SOURIRE !

Je vais pleurer moi qui me laissais dire  
Que mon sourire  
N'est si doux  
Monsieur MARQUAIS.

Quel sourire divin sur ta lèvres enluminées  
Brillait comme une étoile, au sein du firmament,  
L'arme d'amour roulant dans la plaine enflammée,  
Jetant son reflet d'or à notre sol terni !

J'ai revé bien des fois, en mon âme charmée,  
A ce sourire pur, ce sourire béni,  
Qui fut pour moi l'espoir, l'ivresse tant aimée,  
Chaste rayon d'amour qui trop tôt s'éteignit !

Te souvient-il encore de cette nuit, Elvire,  
Où la lune glissait si pâle, au fond des cieux  
Réveuse, comme une âme aimante qui soupire ?

Nous étions là, troublés, n'osant plus rien nous dire,  
Alors je m'inclinai... puis sans lever les yeux,  
Sur ta lèvres d'enfant j'ai baisé ton sourire !

GAMBIER.

#### Mademoiselle ChALENTON SA FEMME

Le roman *Monastério* est un roman à la Rocambole, quand c'est fini ça recommence. On connaît le crime de la rue Constance. M. Chalenton a assassiné sa femme, l'amie de Fidélia.

Les journaux ont fait le récit de cet événement avec un luxe abondant de détails. En général, ils ont plaint M. Chalenton — un ange, un modèle. Comme autour de l'affaire Feunoyou, il s'établit un certain courant de sympathie qui généra, singulièrement, les jurés aux prochaines assises.

La *Bavarde* ne saurait prendre abominablement parti dans une lutte aussi grave. Je vais donc me contenter de plaider en faveur de l'accusé et contre lui. Il y a autant de raisons qui permettent de l'accabler qu'il y en a permettant de l'absoudre. Je vais avoir l'honneur d'être l'avocat de M. Chalenton et le procureur général. En cela, je ne ferai rien de neuf. Un jour, à Marseille, un avocat légèrement ému — émotion de derrière les fagots à trois francs la bouteille —

avait à défendre un accusé. Il commença par dire : Messieurs, cet homme assis devant vous est un misérable, le plus gredin des gredins ! Une fois sur ce terrain il éreinta le bonhomme de la pitoyable manière, démontrant, preuves en main, sa parfaite culpabilité. Le président, d'un signe désappointé, l'arrêta. Une leur traversa l'esprit de l'avocat, il comprit qu'il venait de prendre sa tâche à rebours. Il était gascon de génie, il ne se déconcerta pas : « Oui, messieurs, cria-t-il, voilà ce que mon adversaire vous dira tout à l'heure, mais de pareils arguments tiennent-ils debout ? Non, je vais le prouver ! » Et il refit le panegyrique de l'accusé. Quand l'avocat général prit la parole, ce ne fut que pour rééditer les accusations portées au début de sa plaidoirie par l'avocat ému, ces accusations qu'il avait si adroitement tournées. L'accusé fut acquitté.

Il me semble que dans l'affaire Chalenton, sans qu'il lui en coûte un pénible effort, l'avocat peut plaider en faveur de l'assassin ou contre l'assassin.

M<sup>e</sup> CHOSE,

«... Car enfin, messieurs les jurés ! quel homme est assis sur ces bancs ? Un homme de cœur. Il avait revé une vie calme, tranquille ; la vie de l'employé à douze cents francs par an. Il avait choisi une belle femme, non pour sa satisfaction personnelle, mais pour avoir de beaux enfants.

Après quelques mois de mariage, sa femme n'hésita pas à s'empêtrer follement de sa bouchère, puis de sa charcutière, puis de son épicière, puis de sa charbonnière. Son âme va se noircissant de plus en plus. Le brave homme ayant fort peu de littérature ne s'expliquait point ces attachements bizarres. Il n'y voyait point le déshonneur, trop simple pour comprendre, trop pur pour savoir.

À la fin, pourtant, il se dit que la chose n'était pas naturelle. Un ami lui parla même de Lesbos. Il lui narra tout au long les aventures de mesdames les lesbiennes. Il trouva collée un matin sur sa porte, cette indication ironique :

MADemoiselle ChALENTON,  
Sa femme.

Etre trompé, messieurs, ce n'est rien. J'ai été trompé, vous avez dû l'être. Ne protestez pas ! Soit, je retire mes paroles, je voulais dire : vous le serez. Etre trompé franchement, carrément à la bonne mode, ce n'est rien. On a un rival devant soi, on lui coupe la gorge ; la chose est faite. Mais quand votre rival est une rivale ; que faire ? On ne se bat en duel qu'avec une femme, on ne coupe pas la gorge d'une femme !

Ah ! messieurs ! que cet accusé est intéressant. Dans la *Princesse des canaries*, les époux retrouvant leurs épouses sous des habits masculins s'écrient : « nos femmes sont des hommes ! » M. Chalenton a dû se dire la même chose ailleurs qu'aux Folies-Dramatiques. Affolé, il a perdu la notion du droit ; il a voulu se faire son propre justicier.

Mon client avait tout pour être heureux : il était brun, il avait les cheveux ras, un fer à cheval au menton. Ajoutez à cela qu'il était comptable, redoutable profession. La conduite de sa femme faisait dévier ses balances. C'était la ruine, c'était la fin. Comme c'est d'une grande âme, ce cri qu'il jeta aux agents venant l'arrêter : « Je ne voulais pas qu'on trahît dans la boue le nom de Chalenton ! » Le nom de Chalenton ! Si vous vous appelez Chalenton, messieurs les jurés, vous sauriez qu'il est pénible de voir ce nom-là traîner dans la boue.

Et que fait il le 5 avril ? Il achète un revolver à six coups, il monte chez sa femme, il lui envoie les six balles dans le corps. Il n'a pas même la pensée de songer à lui, de s'arracher aux mains de la justice de son pays, de se libérer lâchement par la mort. Non, pif ! pif ! pan ! six fois, six coups ! Tout pour elle. Cette générosité vous touchera, messieurs, moi, je n'y puis penser qu'en pleurant.

Jamais accusé n'a été plus sympathique. C'est un cœur d'or, c'est l'homme d'honneur méthodique. Dans une minute de folie — de cette folie que causent les désespoirs moraux — il s'est fait justice lui-même. Vous ne le guillotinez pas ; vous ne pouvez pas le guillotiner. Mon client n'a pas de tête. Et la preuve : c'est que pour accomplir un tel crime, il fallait qu'il l'eût complètement perdue.....

M<sup>e</sup> MACHIN,  
«... Car enfin, messieurs les jurés, quel homme est assis sur ces bancs ? Un homme ayant une certaine éducation. Il avait revé la vie calme, tranquille ; la vie sans secousses, et il avait choisi, madame Chalenton, une blonde très jolie, grasselette qui avait un profil agaçant, resté dit-on, dans bien des mémoires, on ne prend pas une jolie femme pour soi ; c'est de l'outrecuidance et de l'égoïsme. Quelqu'un a écrit : « La beauté n'est à personne, elle est à tout le monde ; le premier qui a dit : cette belle femme est à moi était un exploitateur. » Messieurs, relisez Rousseau ! (Jean-Jacques, pour les purs).

Après quelques mois de ménage sa femme le trompa. Entendons-nous ; le trompait-elle bien ? On parle du comte de Z... ce comte n'était pas une comtesse, je me permettrai de dire que c'est un conte. La malheureuse victime avait des tendresses moins banales. C'est un vice fort à la mode, aujourd'hui, je le constate avec tristesse. Goudeau dans ses *Fleurs de Bitume*, a fait le calcul des dévotées, il est arrivé à un chiffre fantastique. Il faudra une nouvelle pluie de feu pour laver Paris, mais à défaut de pluie, c'est madame Chalenton qui est tombée.

Son mari ne trouva pas la chose de son goût. Je me l'explique, mais en fait, était-il absolument sganarellesé ? Il faut un amant pour faire une femme adultère, de même qu'il faut un lapin pour faire un civet. Madame Chalenton trompait son mari — mais n'avait pas d'amants. Subtilité que monsieur Chalenton ne saisit pas. Il vit un amour dans ce qui n'était qu'une déviation du sens amoureux. Il aurait pu se dire : « Je tiens un phénomène et, comme madame Gabrielle Elluini, j'ai piné non antipathique. Non, il avait le caractère mal fait ; il se fâcha.

Tout, messieurs, tout est contre ce misérable. Comment, il a une jeune et jolie femme et il va demeurer rue Constance ! C'est un comble, madame Chalenton avait évidemment fait tout son possible pour entraîner son époux, dans une rue portant un nom moins ironique. Lui s'endormait heureux : « Ma femme demeure rue Constance ! » Imbécile, pourquoi pas tout de suite, Plaine des Vertus ?

Madame Chalenton était blonde.  
Elle était blonde et parisienne,  
Elle avait un air tapageur.....

Et vous voulez qu'une femme ayant cette triple qualité écumé modestement son pot au feu. Blondel une femme blonde Blonde comme Eve, blonde comme Vénus, blonde comme Nana ? Les blondes trompent toujours leurs maris — à moins qu'elles n'y pensent pas. Je sais que beaucoup de brunes en font autant, ainsi, ma femme est brune — mais passons, ce sont des histoires de famille, inutiles au procès.

J'arrive au crime ; que fait l'assassin le 5 avril ? Il assassine ! Ça lui coûtait de voir tant de bruit se faire autour de son nom. Et pour qu'on ne parle plus du sien, pour que le nom de Chalenton cesse d'être traîné dans la boue, il le trahit dans le sang. Il croit se sauver du déshonneur en courant vers le bûche — vers l'échafaud, peut-être. Tirer des coups de revolver c'est une singulière façon de faire du silence. Il est crétin, ce monsieur, qui, prétendant qu'on s'occupe trop de sa femme, dans la presse, la tue pour qu'on n'en dise plus rien !

Et si, du moins, il avait cru pouvoir se faire justice lui-même et réserver l'une des six balles pour son cuisinier. Non pas, il s'imagine d'être un héros ; il trône dans le septième ciel des maris cocus et sanglants. Il boit un bouillon et se couche — dans une cellule.

Ah ! messieurs, si vous acquittez cet homme, songez à ce que vous allez faire. C'est la désorganisation jetée au sein des familles. Elles sont nombreuses les Chalenton — très nombreuses. C'est déplorable, mais c'est ainsi. Elles ont des heures de lucidité amoureuse, qui leur permettent encore de donner des défenses à la patrie. Quand la France a tant besoin de bras, vous n'encouragez pas le meurtre — ce meurtre qui frappe l'être reproducteur par excellence : j'ai nommé, messieurs, la femme adultère.....

En mon âme et conscience, Chalenton est coupable — coupable d'avoir

épousé une femme comme ça. Vous le condamnerez à mort, car il faut, je le répète, que la France se repeuple..... »

C'est ainsi que s'exprimeront Maître Chose et Maître Machin.  
Je n'ose, pour ma part, avoir une opinion précise. Les arrêts m'ont tant de fois surpris, qu'un arrêt surprenant ne me surprendrait pas.  
L. d'ASCO.

#### JEANNETTE !

Un beau matin avec Jeannette  
Nous parcourions les bois, l'herbette ;  
Autour de nous la pâquerette,  
Le bouton d'or, la violette,  
Semblaient envier notre amourette ;  
Nous nous aimions, dis-moi, Jeannette ?

Quinze ans avait alors Jeannette,  
Ses seins gonflaient sa colerette...  
Sa conscience était bien nette !  
Jeanne chantait et la fauvette  
Semblait envier sa chansonnette.  
Nous nous aimions, dis-moi, Jeannette ?

Oui, cinquante ans, bonne Jeannette  
Tu porteras à la noisette ;  
De temps des bois et de l'herbette  
Je me souviens, mais ne regrette  
Ni ces plaisirs, ni la musette...  
Nous nous aimions, dis-moi, Jeannette ?  
HENRY-GEORGES.

#### UNE MISSION DÉLICATE

V'lait s'marier Lorgnegrut, oui v'lait se s'marier.  
Pour lors vient m'trouver, m'conte la chose, et me d'mande mon avis turellément.

Pour moi, j'lui dis j'm'en f... s'ment comprenez qu'c'est un mauvais exemple pour les hommes non gradés, dont ça f... tout d'suite l'sentiment d'la créature, incompatible aux hommes de la classe conscrits et autres.

Moi, cap'taine, n'coupe pas dans la chose de... sentiment pas vrai ; quarante ans d'service, d'huit campagnes, idem de blessures, sept croix dont celle de l'honneur, pas une croûte évidemment ! ainsi comme vous dis : n'coupe pas n... de D... n'coupe pas. C'pendant j'vous dis, m'f... d'vot'... chose, m'en f... m'en contref... et par là lors ?

Lorgnegrut embêt' m'f... un œil de limande, alors j'lui dis : c'pas tout ça s'rongneugnieu ! s'pliquez-vous n... de D... c'qu'à f... c'ta femme-là ? Est-elle s'ment connue d'ces messieurs ?

In la connaissait pas il...  
Cap'taine, j'lui mémoire, v's'avez toujours une rosse de caractère, quand m'suis marié, moi, n... de D... tout l'monde connaissait ma femme, tendez-vous c'que j'vous parle ?

Une brute c'animal de Lorgnegrut, mais bon enfant, m'explique sa... sa chose quoi, s'ment comme n'avait pas encore eusse fait sa d'mande, j'lui dis j'arrang'rai c't'affaire-là.

Pour lors, l'tantôt j'vais trouver le n... de D... père un f... m'lon pékin, qui me déplaissait ; m'e r'gardait avec des yeux d'écouenne c'animal-là, pour un rien, j'lui aurais f... une giffie, mais pour Lorgnegrut, j'm'e r'tiens.

J'lui mémoire la chose du cap'taine, alors s'f... à m'moucharder d'r'ponses, questions et autres.

Moi, j'lui dis, sui le colonel Ramollet, me f... d'vot' fille que j'connais s'ment pas, mais j'ai une mission d'licate à remplir et v'là c'que j'vous... la même chose, tendez bien c'que j'vous parle ?

M'dites que v'zêtes très-honoré, ça n... de D... j'vais aussi bien qu'vous j'intitule. Pour la chose des sentiments du cap'taine c'différent.

Vot' fille ou upeautre, c'toujours une fille, pas vrai, s'ment préfére la vôtre vu la dot.

Maint'nant m'vez l'air f..., la p'tite aura l'reste un d'ces jours et ça ira bien.

Qu'ça vous f... d'ailleurs de donner vot' fille à lui ou à un autre.

L'vieux me r'louquait d'travers et j'allais lui f... des sottises quand la p'tite rentre avec sa bonne.

Comme elle avait dit : bonjour père, je d'vine que c'est sa fille, alors je m'dis s'rongneugnieu ! en avant la réserve !

N'vous en allez pas j'vous prie mad'moiselle, j'suis l'colonel Ramollet, et j'viens de la part du cap'taine Lorgnegrut pour vous d'mander en mariage.

V'là la petite qui d'vient rouge comme une petite n... de D... et qui ouvre une bouche de la largeur d'une gamelle.

Oui... de D... j'ai dit, j'ai vu pour ça; Lorgnegrut est un bon garçon, un peu pochard, mais très agréable avec le sexe dont vous êtes susceptible.

Il a les cheveux rouges... parce qu'étant p'tit on lui a fait apprendre l'anglais, mais c'est un garçon rangé. Quarante ans, s'ra colonel un jour et décoré.

Connait l'piquet comme pas d'quin-conque, et ne prend jamais d'absinthe autrement qu'avec du sucre; moi j'a prend pure.

Vzètes bien tournée, il a du goût comme vous voyez c'te grosse-là, du reste n'a jamais manqué.

A B'sançon m'en souviens, f'sait une noce de chien avec les femmes de Pékins, comme qui dirait m'sieu vot'e père.

S'ment n'a jamais r'çu d'argent des femmes, c'est là son tort, parce que vous saisissez la chose pas vraie la noce, ça ne suffit pas.

Ici c't'une rose de ville; pas de femme à moins d'les payer.

Pour lors, comme Lorgnegrut n'a pas l'sou cherché à s'marier turlément ça lui coutra moins cher.

Maintenant qu'ça vous f... d'faire la noce avec lui ou avec un autre?

V'savez une petite bobine dégoûdée... de D... n'pouvez pas rester là tout l'emps à vous gratter les jambes à côté de ce vieux-là.

C'est m'sieu vot'e père, je l'inspecte... de D... mais un d'ces jours on va l'... à l'ombre, pas vrai, alors, c'que vous f'?

V'sépouzes un pékin pas vrai, mais un pékin s'ra toujours là à vous r'lucher, tandis qu'un militaire, c'est différent, on s'absente pas vrai, alors on est libre, et les femmes aiment toujours ça.

Allons c'est décidé hein!

L'père et la fille me regardaient comme deux brutes alors j'suis parti, dans la crainte de les gêner, s'ment j'leur ait dit en sortant: j'viendrai d'main chercher la réponse.

Eh! ben, l'endemain, savez-vous? Eh! ben, ces grosses-là étaient f... l'camp à la campagne.

(Chronique parisienne).

Charles LEROY.

**A nos Lecteurs et Lectrices**

Voulant être agréable à nos lecteurs et lectrices, nous venons de conclure un traité avec une importante maison de banque de Paris pour la vente à crédit des obligations ville de Paris, Crédit Foncier, ville de Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, Amiens, Roubaix, Bruxelles etc. etc. en un mot de toutes les valeurs offrant une sécurité complète et absolue pour l'acheteur, mais le faisant encore participer aux chances des tirages, dès le moment de la souscription.

Obligations 3 0/0 emprunt 1869 ville de Paris, 4 tirages par an, quatre lots de 200,000 francs.

Obligations 3 0/0, emprunt 1871 ville de Paris, 4 tirages par an, quatre lots de 100,000 francs, huit de 50,000 francs.

Obligations foncières 3 0/0, emprunt 1877. Crédit Foncier, quatre tirages par an, quatre lots de 100,000 francs, quatre de 50,000 francs.

Obligations foncières 1879, six tirages par an, douze lots de 100,000 francs six de 25,000 francs.

Obligations communales 1879, Crédit foncier, six tirages par an six lots de 100,000 francs, six lots de 25,000.

Obligations ville de Lyon, un lot de 100,000 francs, un de 50,000.

Obligations ville de Marseille, deux lots de 100,000 francs.

Nous remettons ces obligations payables 20 francs comptant et le surplus 20 francs par mois. Pour les obligations ville de Lyon, 10 francs comptant et 5 francs par mois. A dater du 3<sup>e</sup> versement et dans les dix jours qui suivent, le souscripteur reçoit le numéro de son titre à lui réservé, lui donnant droit de participer à tous les tirages, comme si le paiement intégral était effectué. Dès ce moment et pour sa complète sécurité le titre est déposé à la Banque de France.

**PARIS**

UNE

**Visite au Monde des Brasseries**

**Au Caprice, rue Saint-Denis.** — Blanche, ainsi nommée sans doute parce qu'elle est noire, nous arrive des Palmiers et se montre aux cartes d'une ardeur étonnante, chose qui lui est commune d'ailleurs avec les sommités et gros bonnets de l'établissement. — Marthe n'est que légèrement satisfaite elle ne change pas de perruque et se contente de tendre sa chevelure pour plaire, dit-elle, à tous les goûts. — La blonde Aline a des idées toujours belliqueuses, un vrai cuirassier blanc sans cuirasse, ferrailleux à tous propos: demandez plutôt à Hermance qui, malgré sa gentillesse habituelle, a failli en subir les fatales conséquences. A **Fedora, rue Mazagra, 41,** tout est beaucoup plus calme, pas un chat. Mariette reste presque seule, car Marie l'Alsacienne, par un comble d'ingratitude, vient de quitter sa noble mattress et parle de ne plus revenir, nous le regrettons pour les clients habitués et nous courons au **Derby, faubourg Montmartre, 46b,** yes l'tout le monde est consolé et chacun salue le retour de Marie, le déménagement est opéré: son absence était d'autant plus regrettable que Lucie, sa remplaçante, poseuse étonnante au corsage rouge, n'a rien de bien attrayant, si ce n'est tout de suite pour les militaires, qui l'entourent. — Laurence se plaît toujours à servir des « négociés » et à éviter la souffrance aux teinturiers du quartier, c'est pourquoi d'ailleurs ouquette, la dame aux yeux rosés et à l'air un peu grignon semble lui en vouloir et lui garde une grosse dent. — Mama prend de l'embonpoint: c'est par douzaines qu'il faut énumérer les œufs sur le plat, c'est par kilos qu'il faut compter les choucroutes et les tranches de jambon. Elle se plaint pour-

tant que les pigeons ne paraissent plus sur la table et nous la comprenons. Pource-colombe, que faire sans pigeons? — Quant à Berthe, nous lui réclamons le bock qu'elle doit offrir à celui qui dira des gentillesses sur son compte et tous sont heureux de la voir faire entendre le plus souvent possible sa voix harmonieuse. On est très gai dans l'établissement. Il n'en est pas de même de l'**As-de-Pique**: ces dames sont toujours aussi sombres, autant de croque-morts féminins et leur froideur s'adapte parfaitement avec le style de l'établissement.

**Aux Fleurs, rue Notre-Dame-des-Victoires, 27,** Maria I, un soupçon de l'héroïne du Vaudeville s'enorgueillit de la ressemblance; mais malgré la grande et continue consommation de poudre dédicée à sa rivale, ne produit pas encore l'effet qu'elle attend. Maria II, de plus en plus rêveuse n'a pas encore bien fixé son choix et pour parler vulgairement, change de brasseries comme de chemises, si ce n'est plus souvent. — Eugénie affectionne singulièrement les militaires: aussi ne jure-t-elle plus que par son petit fourrier aux deux tours de cravate traditionnelle. — Mathilde a bon fond de son caractère charmante et elle vient de prendre la résolution d'être un peu plus réservée désormais dans ses confidences, mais non dans la consommation des fines champagnes. — Les charmantes serveuses sont heureuses, on doit transporter la brasserie rue de Seine, où paraît-il, il y a plus de liberté.

À la brasserie des **Postes, rue Montmartre, Anna** voit avec un sensible plaisir ses cheveux châtains, autrefois clairs semés garnir son front de leurs charmantes ondulations. Elle se plaît à les faire admirer au dehors et nous la rencontrons quelquefois à l'**Etoile, rue Poissonnière.** Bon nombre de nos vieilles connaissances sont parties. Augustine est un peu trop sérieuse: Estelle et Joséphine toujours très posées. Blanche regrette le départ d'Emilie et devient plus aimable à mesure qu'elle reprend des couleurs et Mélanie pleure un peu moins souvent, la joie lui est revenue sans doute avec les caresses de son amant. — Juana se débàuche un peu moins, elle recommence enfin son travail au crochet. Pas trop tôt! Elle a repris sa distinction et son élégance et un enjouement qui l'avait quittée quelque temps. Bon augure! Eugénie nous arrive de l'**Algérienne, boulevard Magenta:** c'est une brune issue d'un père espagnol et d'une mère normande et M. Etienne devrait baisser un peu les glaces de l'établissement afin qu'elle puisse regarder marcher à son aise.

**Aux Mandarines, rue Tronchet, Léa** est charmante et Henriette a toujours les mêmes charmes et la même gentillesse, si toutefois on peut qualifier de charmes et de gentillesse sa présentation et surtout ses gestes qui figuraient admirablement dans une baraque de Guignol à la foire aux pains d'épices. Aux **Papillons, rue Saint-Sauveur, 38,** nous votons des tapis pour éviter le bruit dans ce sanctuaire favori de Morphée, où la patronne est plongée dans un sommeil presque léthargique. Ce qui gêne aussi, c'est le « planonique » de certains préférés. Ce qui n'empêche pas Léa d'être toujours de plus en plus frisée. Clara chahuteuse, suivant sa coutume, vient égayeur les clients par ses rires et ses gestes turbulents après en avoir heureusement débarrassé la brasserie de l'**Etoile** où elle venait de provoquer un branle-bas général.

De l'autre côté de l'eau, à la brasserie **Charrette, avenue Lamotte-Piquet.** A tour de rôle et par numéros ces dames se présentent sur la porte, genre de réclame spécial et plus économique que celui des Papillons. On peut appliquer aux serveuses empressées certains vers de Racine dans le sonnet d'Athalie. — Clémentine, à la taille herculéenne et à la voix sonore nous offre un portrait parfaitement ressemblant de nos fournisseurs des Halles à deux heures du matin.

À la **Rhénane, boulevard Richard-Lenoir.** Une autre Clémentine, belle brune connaît tous ses avantages et sait aussi les faire valoir auprès de Ferdinand.

Aux **Phares de la Bastille,** rien ne brille encore.

**ROMUALD DE FLEURBAERT.**

**BRASSERIES DIVERSES**

**Brasserie du Derby, Ancienne brasserie de la Seine, 27, quai Saint-Michel.** — Grande nouvelle au quartier latin, la brasserie de la Seine a changé de propriétaire. Malgré cela nous y trouvons de vieilles amies.

Marie, toujours avec son rire sonore, vous appelant « Loulou », n'oublie jamais de vous rappeler qu'elle est auvergnate. Charmante brune, ma foi!

À la caisse, une ancienne amie, l'ex-caissière de l'établissement, qui, par le fait du changement de propriétaire est devenue patronne, vous reçoit avec le sourire sur les lèvres et possède un certain grain de beauté, qui m'a déjà laissé bien des fois rêver. Vous causez tout comme les fois intrépides sportsman. Tous diriez ses préférences pour les chevaux, ainsi que pour les jockeys, vous indiquera le cheval qu'elle a déjà choisi pour le prix du Jockey-Club ainsi que celui qui portera ses louis dans le grand international d'Auteuil. Du reste, toujours charmante. Aussi, lui souhaitons-nous bonne chance ainsi qu'à son nouveau propriétaire.

Dans l'établissement d'autres dames que nous connaissons, mais comme nous nous étions oubliés à parler turf, nous vous demandons excuse mesdames, si nous ne traçons vos silhouettes que dans le prochain numéro.

FARFADAT.

**Etoile du Nord.** — Monsieur, vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de la Brasserie des Fleurs, dédicée dans sa troisième année, munie des sacrements de l'amour.

De la part de Mesdames: Blanche, Hélène, Titine, serveuses de la brasserie de l'*Etoile du Nord*, sa voisine.

Après la cérémonie, on se rendra directement chez M. Hautcoeur, rue Paul-Long.

La messe sera dite en allemand par les deux charmantes hêbés: Hélène la financière et Titine du Gros-Caillois.

Blanche fera l'oraison funèbre.

On jettera des bocks sur la bière, mais on aura soin, auparavant de jeter de la bière dans les bocks.

**Brasserie de la Seine.** — La brasserie de la Seine va passer aux mains d'un nouveau propriétaire. On nous y promet des délices. D'abord d'excellents renseignements pour les courses; et puis il est question d'y revoir certaines déserteuses qui ont fait les plus beaux jours de cette brasserie. Il y a déjà Marie l'Auvergnate qui est toujours gaie et bonne fille. Il est vrai que tout ceci est secret.

**Brasserie du Bon-Bock.** — Maria a abandonné Paris depuis quelques jours. Elle a été revoir son ciel natal en compagnie de sa maman, co'ame une chaste jeune fille. Revenez nous vite, Maria! Les clients vous réclament.

**Brasserie de l'Apollon.** — Augustine s'inspire des couplets de Judic dans Mlle Nitouche. Tout le personnel de la brasserie a été voté cette pièce, et à l'Apollon on peut entendre chanter toute la partition par des interprètes qui rendraient Mme Judic jalouse.

MASCARILLE.

**Brasserie Alsacienne, 3, rue de la Nation.** — On a colonisé la femme charmante qui est caissière dans cette brasserie, on sait que cela vient d'une patronne de la même rue, ça ne tire pas à conséquence.

Cette caissière est assez connue des clients qui ne s'ennuient jamais auprès d'elle. Quand une brune semble passer sur certains fronts, un air de piano touché de ses jolis doigts agiles, ramène bien vite la gaieté et l'entrain.

Parlons maintenant des hêbés: Céclie, au nez gracieusement retroussé, toujours souriante et faiseuse de crochet à l'ouvrage, ses tables sont toujours envahies. Joséphine, une blonde exquise, Madeleine, une charmante enfant, qui trompe souvent son amant, il lui pardonne, elle est si bonne fille.

HENRI LEFORT.

**Brasserie Louis XIII.** — Julie après avoir successivement traversé le Tir Cujas et le Louis XIII vient d'abandonner définitivement les brasseries. — La brune enfant a quitté le quartier pour aller pleurer ses péchés dans un magasin de la rue droite — Potaches prenez le deuil — que la fuite précipitée d'un trésor acheté si cher et si peu goûté serve de leçon pour l'avenir à certain jeune homme trop prompt à s'entammer.

Nous prions Charlotte d'être un peu moins grossière dans ses expressions et pour se corriger de prendre plutôt modèle sur sa charmante amie Clémentine.

Lucie, vous êtes toujours gentille, mais depuis le départ de votre protecteur vous vous adonnez trop à la boisson: est-ce pour noyer vos peines de cœur?

Branche Camélia, vous habitez vous enfin à la vie des brasseries? — Ne regrettez-vous pas votre famille abandonnée depuis si peu de temps et que le Phénix n'a pu vous faire complètement oublier?

RICHERINC.

**Brasserie de l'Etoile, rue Poissonnière.** — La brune Eugénie, ex-hêbée de l'Algérienne avait jeudi soir par désespoir d'amour pris une légère suite. Nous espérons que cette charmante serveuse n'en fera pas une habitude et qu'elle sera toujours de la plus aimable et la plus gracieuse de l'établissement.

Mélame, dit Manillon, est très joyeuse, mais aussi bien emportée. Lorsqu'elle perd (ce qu'elle n'aime pas), elle accuse son partenaire de la tricherie et cela en termes parfois grossiers. Elle devrait avoir un peu plus de distinction et modérer ses paroles. — Pourquoi voit-on Mélanie si fréquemment chez Frontin? Serait-elle broulée avec ses nombreux amoureux. — Juana est triste depuis quelques jours. Quel grand souci tourmente donc la toujours gaie et spirituelle hêbée? Quant à Blanche elle devient toujours de plus en plus pâle. — Rita-la-Béguise, est furieuse contre notre ami Piérette qui ne lui a cependat dit qu'une grande vérité.

Joséphine, Estelle, Mélina, font toujours parti du charmant bataillon de l'Etoile.

**Brasserie Alsacienne.** — Victoire de l'Alsacienne et Berthe le ponceur était en grande vadrouille jeudi dernier. Elles avaient toutes deux une pistache des plus complètes. On a les aperçues à l'Etoile où elle faisait un tapage étourdissant.

LOUÏFÉN.

**Brasserie de la Salamandre.** — Le personnel de cette brasserie n'a rien d'attrayant depuis quelque temps. Heureusement que cette araignée d'Éramée, y est revenue, encorre elle laisse beaucoup à désirer, elle se maquette trop et et puis sa jupe noire avec son corsage à carreaux auquel il manque plusieurs boutons laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la fraîcheur, changez un peu chère belle, il vaudrait mieux vous acheter un costume, que de faire faire des photographies et louer des frusques pour la mi-carême.

Il paraît aussi plantureuse Emma, que vous devenez de plus en plus volage, tantôt vous aimez un militaire, puis gacheur d'encore ensuite n'importe qui veut de vous, décidément ce n'est pas bien charmant brunette.

C. LUI-GRÈNE.

**Brasserie de la Cigarette.** — Il y avait du neuf samedi à la Cigarette, la charmante Louise était d'une gaieté folle, c'est bien la plus gentille serveuse que je connaisse. Samedi elle a pris une suite phénoménale ce qui a été cause qu'elle a eu une attaque de nerf, et si on l'avait laissée faire nous ne savons ce qui serait arrivé, elle se démenait comme un diable dans un hémicycle, je crois bien que ce petit taquin de Cupidon a fait des siennes, cette chère Louise comme bien nous la plaignons espérons que l'infidèle lui revendra.

Tous nos remerciements à M. le patron pour les bons soins qu'il nous a prodigués et tous les égards qu'il a eus pour elle.

Décidément la Cigarette n'a pas de chance; la gentille petite Sarah a quitté cet établissement, à propos chère belle que faisiez-vous samedi dernier à 5 heures du matin chez Barrat aux halles?

PARFAILLIOT.

**Brasserie Marie-Jeanne.** — Grand remue-ménage à Marie-Jeanne. Thamar rivalisant de zèle avec les magasins de nouveautés qui donnent

quant vient le renouvellement des primes à leurs clients, Thamar effrait aux siens son portrait.

Non celui où Cabanel la représentait selon le chapitre XXVIII de la Genèse. « Laquelle ayant mis bas les vêtements de son veuvage, se couvrit d'un voile d'esté et ayant changé son vêtement s'assit à la fourchée du chemin qui mène à Thamasas... »

Nous ne croyons plus, nous ne lisons plus la bible et Thamar s'était contentée d'aller simplement chez Hippolyte Aufray le plus habile des photographes, 31 rue Croix des Petits Champs, à Paris, cette Babylone moderne.

Et celle que la Genèse appelle « la belle fille » était si absolument ressemblante, que depuis c'est procession chez Aufray.

Il a exécuté en moins de huit jours les mille ravissants de presque toutes les muses du noble quartier.

**Brasserie du Téléphone, 2, rue d'Aunou.** — On ne peut employer plus agréablement ses soirées que de les passer dans cet établissement, où tout le confort se trouve réuni, joignez à cela tout ce que l'élégance et le bon ton peuvent offrir de séduisant, aussi je ne m'étonne plus si ce charmant endroit n'est fréquenté que par des gens pschutt. La bière y est excellente et le champagne y mousse comme par enchantement, on y fait une grande consommation de ce dernier liquide que j'appellerai la tisane de l'amour.

Mariette trouve que les rédacteurs de la *Bavarde* se mêlent beaucoup trop de ce qui ne les regarde pas.

Comment, me disait-elle, je ne pourrais plus faire un voyage à Saint-Germain sans qu'on l'interprète tout de suite en faveur des chasseurs qui sont en garnison dans cette ville, c'est trop fort; et en me disant cela elle était si charmante, que je n'ai pu m'empêcher de lui avouer qu'elle était adorable quand elle se mettait en colère.

La suave Marguerite a l'air d'être malade en ce moment, est-ce que le champagne, cette tisane dont je parlais tout à l'heure, ne pourrait vous guérir quoique n'étant pas un disciple d'Esculape, je suis bien sûr que ce serait le meilleur remède, et que son effet ne tarderait pas à vous rendre aussi gaie que par le passé.

Nous possédons depuis quelques jours deux nouvelles recrues qui font grand honneur au goût de la patronne de cet établissement, ce sont: Mlles Blanche et Lucie. Mlle Lucie est une délicieuse blonde au regard languoureux et à la bouche muine, aussi je vous assure que si je n'étais pas cuirassé contre les flèches acérées de ce petit malin de Cupidon, ma vertu serait bien en danger; Mlle Blanche est le contraste frappant de sa compagne, aussi brune que cette dernière est blonde, mais sous le rapport du galbe et du chic je ne saurais juger.

RAOUL.

**Brasserie des Mandarines, 21, rue Tronchet.** — La délicieuse petite Léa est très contente de la *Bavarde*, aussi m'a-t-elle chargé d'embrasser tout les rédacteurs de ce journal; mais mes chers confrères ne vous livrez pas trop à la joie de recevoir un baiser de cette brune hétéraire, car Raoul étant très égoïste garde tous ses baisers pour lui. « Honni soit qui mal y pense ».

Henriette possède de ce je ne sais quoi qui attire, aussi malgré la cuirasse dont son petit cœur est protégé, ne connaît-elle pas l'inconstance de la part des clients.

Amore est toujours la plus belle d'entre les belles, aussi brille-t-elle du plus vif éclat au milieu de ses compagnes.

La charmante hêbée dont le nom m'échappait l'autre fois, s'appelle Juliette, c'est la bonté et la douceur même, et ne sourie pas lecteurs incrédules, car tout dernièrement il l'ai aperçu donnant des soins à un jeune homme qui tombait d'une attaque de nerf, (le vin blanc était la cause de cette attaque). Citez moi un peu les hêbés capables de pousser l'abnégation et le sacrifice jusqu'à soulager l'humanité souffrante.

Maria est furieuse! Moi, une lutieuse, me disait-elle, jamais, j'ai pris la sacochette et je la garde. Tant mieux charmante enfant, car vos clients seraient dans la désolation si vous les quittiez.

Ici, comme au Téléphone, nous avons le bonheur de posséder une nouvelle hêbée, Mlle Antoinette, qui vient des Mousquetaires.

D'Artagnan lui faisant des traits elle l'a quitté pour servir des bocks aux Mandarines.

Mlles Maria-Louise et Maria la lyonnaise, deux de nos belles épinglées, sont toujours des clientes assidues. C'est la dame de pique qui les attire, aussi font-elles des parties de rems interminables avec Henriette, qui perd avec un entrain superbe, mais son charmant caractère... lui défend absolument de se fâcher.

RAOUL.

**Brasserie des Mousquetaires.** — Zizi, autrement dit Désiré, la plus jolie demi-mondaine que je connaisse, est rentrée aux Mousquetaires, ainsi que Nini des fleurs. C'est le cas de dire: que le patron il est veinarde, car avec d'aussi charmantes hêbés il va faire de l'or.

Marthe est toujours aussi soucieuse, mais cela ne l'empêche pas de manger des cerises à l'eau de vie, dont elle fait une consommation effrayante.

Julie s'adonne un petit peu moins au jeu. Vous avez raison Mademoiselle, car c'est une vilaine passion.

RAOUL.

**Brasserie du Tir Cujas.** — Restons au tir Cujas.

Où en est l'affaire de la comtesse? Que dit M. le comte? On parle de bizarres révélations.

En attendant, la comtesse — notre vieille et charmante ennemie — achève de blanchir entre les quatre murs de sa cellule de Saint-Lazare.

**Brasserie de la Tête de Linotte, 9, rue de l'Odéon.** — Changement de propriétaire! Voici l'affiche qui s'étale en gros caractères sur cette petite devanture.

La curiosité me prend de connaître un peu ces nouvelles figures, je ne le regrette pas, car j'ai passé un délicieux moment avec des femmes qui sont très-jolies et qui possèdent un certain chic.

Parmi celles-ci, il y en a une p'tite blonde qui est si gentille et si mignonne que c'est vraiment dommage qu'elle soit aussi fidèle à son amant, que j'en-

vie le sort de ce mortel heureux qui possède à lui seul, des yeux si mutins, qui seraient capables à eux seuls, de guérir à tout jamais un pauvre mildred qui est atteint de la nostalgie de l'amour.

T. LOUVIC.

**Brasserie Marie-Jeanne.** — Thamar nous a adressé cette lettre:

« Chère petite *Bavarde*, « La muse de la Bohème a quitté Marie-Jeanne. Pourquoi? Pour un crépage de chignon avec Nana. Elle est très méchante, Nana. La muse a rendu son ablier-ès-mains Mme Marie.

« Mais Thamar est faite pour servir. Elle sert aux *Deux-Soleils*. Ça va peut-être renverser vos connaissances astronomiques. On voit au quartier Latin: les *Deux-Soleils*. Et, sans aller sur le Pont-Neuf, je me chargerai même d'y faire voir la Lune.

« Venez donc, chère petite *Bavarde*: vous expliquerez à vos lecteurs ce phénomène unique au monde.

« THAMAR »

**P.-S.** — Le deuxième soleil est celui de Josué; il a été arrêté sur la vallée de Gabaon, avec sa concubine la lune, qui faisait ses grâces sur la vallée d'Aialon (Nouveau Testament).

**Brasserie d'Apollon.** — Aimée est de retour à l'Apollon. Charmante fille, Aimée.

Mais on affirme que c'est à propos d'elle qu'il fut écrit: « L'amour est une souffrance ».

Pourquoi, brune bohémienne champe-noise, le Cupidon que vous servez s'appelle-t-il: le docteur Cupidon?

**A MA MUSE**

*Ma muse, il faut que t'explique  
Les causes d'un si grand émoi  
Le parquet de la République  
À ses regards fixés sur toi.*

*En chiffonnant trop les chemises  
De la cocotte et du gandin,  
Il paraît que tu scandalises  
Et Prud'homme et Georges Dandin.*

*Au ven des nains voulant exclure  
Le cran osé, oivant, hardi,  
Elle déplaît, ta libre allure,  
Il déplaît, ton geste étourdi.*

*Imite les chanteurs d'alcôves,  
Marchands de sonnets estroupiés,  
Enveloppant de la guimauve,  
Dans des petits vers de huit pieds.*

*Sans prendre ton vol idyllique,  
Chante, en un décor de carton,  
Le Printemps: opéra comique,  
Arrangé pour le mirtilon.*

*Fredonne — sans trop d'orthographe,  
Mets dans un style de couvent,  
L'oiseau — ce charmant pornographe,  
Qui fait ses petits en plein vent.*

*Muse, ne chante point ma mie,  
Mais quand reviennent les beaux jours,  
Fais, pour plaire à l'académie,  
Rimer amours avec toujours.*

*Quitte ce petit air folâtre,  
Qui plaisait tant au vieux marquis,  
Deviens une muse de plâtre,  
Sans rien d'osé, sans rien d'exquis.*

*Chasse de ton regard la flamme  
Et de ton cœur la liberté  
Pour que M. Prud'homme acclame  
Ta sainte médiocrité.*

*Et pour que Dandin, ma musette,  
Dandin que ton babillage froisse,  
De ton blanc bonnet de grisette  
Ne fasse un bonnet de forçat.*

*He! qu'on! nous me faites la moue?  
Pour ce luth que je veux briser?  
Et vous dérober votre joue,  
Ma douce muse, à mon baiser?*

*Vous boudez? — Tu boudes, petite,  
Je t'ai chagrinée — oh! pardon!  
...Reviens voir si la clématite  
Fleurit aux bosquets de Meudon;*

*Retournons aux rares étoffes,  
Dans les chers boudoirs attidis  
Et chantons en brûlantes strophes  
Tous les oiseaux de paradis.*

*Soignez du Paris qui s'amuse,  
Du Paris qui n'a qu'un refrain  
Et jaisons, ô ma chère muse,  
De chaque folie un quatrain.*

*Et si j'ai chassé tes alarmes,  
Jette tout par delà les ponts,  
Ton bonnet et sèche tes larmes  
Avec le bas de tes jupons.*

*Prouve en échantonnant ton corsage  
Et tournant le code en chanson,  
Que jamais la peur de la cage  
Ne fit se taire le pinson.*

KARL MUNTZ.

**Saint-Etienne.** — La belle Céline de la Taverne est navrée, tous les clients ont déserté, les charmes enchanteurs de cette tireuse de... bocks, n'ont pu retenir un seul des clients, aussi maintenant la pompe se rouille, il est vrai de dire qu'en l'absence des patrons cette charmante hêbée se charge de la dérouiller. Je dois ajouter ici que la belle Céline (belle est ici pour arrondir la phrase) si gracieuse (parfois) à jeun était d'une humeur massacrante, quand seulement elle avait bu ses six absinth

ne comptait pas de page plus belle. Le jeune maître de Saint-Saëns a été merveilleusement inspiré en l'écrivant.

Henri VIII, est encore inconnu aux Lyonnais. De là l'attrait de la scène à quatre personnages, qui n'est un quatuor qu'avec beaucoup de bonne volonté. Le solo de baryton chanté par Lassalle est d'un large effet, mais il faudrait pour le juger sainement, qu'il restât dans l'ensemble avec l'adoption des chœurs et de l'inévitable orchestre. Lassalle a vaincu les difficultés résultant de cette représentation fortement tronquée : il a chanté d'une voix pleine et belle, avec une assurance magistrale, une noblesse de son qui nous ont fait oublier les défauts de la mise en scène pour ne voir et n'entendre que lui.

A côté de Lassalle, il faut citer une jeune élève de notre conservatoire : Mlle Figuet. Si Mlle Figuet tient tout ce qu'elle promet, l'avenir nous réserve une puissante cantatrice. Nous souhaitons de la revoir à Lyon, dans quelques mois, chargée, comme Lassalle, de cas lauriers que Paris distribue à ses idoles.

Le public a accueilli très froidement Mlle Hamann : cette artiste a un grand talent de vocalisation, une voix étendue, un peu dure peut-être, mais d'une grande pureté. M. Bosquin que nous connaissons a été chaleureusement applaudi.

L'Union Gauloise a clôturé magistralement ce concert qui pour nous a été une fête.

M. Lassalle reviendra, on le prophète dans son pays quand le monde entier vous acclame.

DE ST-SAVIN.

GILLETTE DE NARBONNE

Sans être un talent absolument original M. Audran n'est pas le premier venu. Il y a dans ses opérées des qualités maitresses qui permettent de voir en lui un futur acclamé de la salle Favart. Il doit beaucoup aux conseils de son père, et comme Dumas fils, il pourrait rendre à son père plus d'une couronne de celles que le succès lui a donné si prodigieusement.

Il a eu ce bonheur, de débiter avec un opéra-comique écrit sur un livret fort agréable. La Mascotte est intéressante. La pièce n'a pas été bâtie en vue de telle ou telle étoile, comme cette Princesse des canaries, par exemple, dont le livret incompréhensible n'ait au succès qu'elle mérite. Les auteurs ont dû compter le courtisier de madame Simon-Girard, Madame Simon-Girard éprouvée, Cascaziel ne dormait plus, gênée par les troupes de transformations successives de man'selle Nitouche dans madame Judic. Je veux dire de madame Judic dans man'selle Nitouche.

Le succès de la Mascotte a classé M. Audran, et presque tout de suite il a donné Gillette de Narbonne. Les Bouffes Parisiens n'ont lâché la Mascotte que pour créer Gillette. Il n'est lâché Gillette que pour préparer la Mascotte. Il est juste d'ajouter qu'ils ont sous la main un artiste d'un incontestable talent, dont le jeu savant et distingué, la voix large, étendue, bien timbrée, convient à merveille au rôle nuancé de Bippo. Picaloga que l'Opéra-Comique attend est l'étoile masculine, sur laquelle toutes les lognettes sont en ce moment braquées.

Mais il me faut revenir à Lyon, et même à Narbonne avec Gillette. D'abord deux mots du livret.

Les auteurs, MM. Chivot et Duru, ont délayé une légende provençale, ils ont fait une sauce assez réussie, suffisamment relevée, épicée à point, capable de satisfaire les palais les plus blasés.

Le roi René a donné l'ordre au comte Roger de Lignolle d'épouser la gentille Gillette de Narbonne. C'est à contre-cœur que le comte prend pour femme cette ingénue créature, on se l'explique d'autant moins que Gillette c'est mademoiselle Jolie à ravir. Après le mariage, il la laisse en plan — en pane, si vous le préférez. Vous ne savez, ma femme, lui dit-il que le jour où vous porterez l'anneau que j'ai au doigt et où vous m'aurez rendu père. A rendre père un mari qui s'en va c'est assez difficile — sans tricher. Bref — le comte s'éloigne avec ses compagnons de débauches.

Le roi René retourne à Naples pour reconquérir son royaume. Royer de Lignolle le suit. Gillette qui a juré de se faire aimer de son mari le rejoint sous un travesti et grâce à une adroite substitution obtient l'anneau et... le reste. Quand le comte revient, il assiste à un baptême : le baptême de son fils.

C'est parfaitement moral.

J'ai tu le rôle des personnages épisodiques : de Rosita la femme du percepteur Grifardin, du prince Olivier, vieux et jaloux. Le comte et le prince font la cour à Rosita, de là une série de scènes fort amusantes.

La musique de Gillette est supérieure à celle de la Mascotte. En cela M. Audran a été plus heureux que l'auteur d'un célèbre opéra-comique, qui semble avoir tout jeté dans la première œuvre qu'il donna au théâtre — après de minces succès de concert.

L'ouverture de Gillette fourmille de motifs exquis, elle est courte et agréable. Le duo du premier acte est une page charmante. Avec le final, il faut encore citer la marche rythmique, dont le cachet archaïque a été fort apprécié. La chanson du sergent Briquet est d'une facture heureuse, le trio largement enlevé. A troisième acte il ne faut guère citer que les couplets d'Olivier.

La troupe des Célestins est restée à la hauteur de sa tâche. Au milieu d'une mise en scène splendide, secondée par un orchestre dont l'incontestable mérite a été maintes fois affirmé, réhaussé par l'harmonieux ensemble des chœurs, les interprètes ont vaillamment donné.

Il faut nommer Mlle Vanghell la ravissante Gillette de Narbonne, artiste consommée qui fait ressortir toutes les délicatesses de la partition. Elle a admirablement chanté les couplets du 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> actes.

M. Jourdan, que nous avons toujours à féliciter, a été beaucoup applaudi dans le duo du premier acte et les couplets du troisième.

M. Tauffenberg, lorsqu'il ne veut pas trop faire à la charge ne mérite que des

louanges, on ne saurait mieux chanter la sérénade et les couplets du parrain.

Mlle Combe, une jeune artiste qui promet beaucoup, a été charmante dans le rôle de Rosita.

Mercier a tiré le meilleur parti de son rôle, enfin Mlle Sivori et Boyet, deux jeunes seigneurs ont été applaudis dans le terzetto du berceau.

M. Dufour, sait admirablement choisir les œuvres qu'il monte et les ayant choisis, il sait admirablement les monter. Nous avons eu depuis longtemps si peu l'habitude de faire de tels éloges que nous nous relisons deux fois avant de les rendre publiques. Mais le souvenir des braves de la première est trop près de nos oreilles pour ne puissions les effacer. Trop heureux, du reste, d'avoir à applaudir et très longtemps et très fort.

DE ST-SAVIN.

TOILETTES De nos Belles-Petites

A la première de Gillette de Narbonne.

Cette représentation si impatiemment attendue dans le camp de nos belles-petites, a eu lieu avant-hier soir. Toutes nos catapultiuses de haute volée avaient tenu à honneur d'assister à cette première et de s'y faire remarquer dans de très jolies toilettes.

Il faut rendre cette justice à nos demi-mondaines, c'est qu'elles sont de toutes les fêtes et que, par leur présence, elles donnent une véritable animation à des solennités théâtrales, comme celle de mardi.

Il est toujours agréable de contempler un essaim de jolies femmes et de belles toilettes, les entr'actes sont moins monotones. Voici les noms des épinglées les plus remarquées :

Dans une loge : Henriette Desaix, en costume de soie bleu à petites fleurs couleur loutre et chapeau de paille gris. Elle était en compagnie d'Antoinette Soumy, qui portait un costume de satin noir et un chapeau de paille noir.

Ma Mère-m attend avait un joli costume gris fer, avec chapeau à plumes. Son amie Adèle Desanges, portait un costume de soie bleu.

Annette Bassin, jolies costumes : jupe crème, corsage de velours, chapeau à plumes roses.

Céline Montier, costume gris fer, chapeau de paille garni de rubans loutre.

Pauline Boffet riche costume, jupe crème corsage de velours noirs, Clémentine Sardine, costume blanc, mais pas de première fraîcheur.

Marguerite Kailhou, jupe de soie à carreaux, corsage en velours rouge.

Marie Brut, jupe écossaise, redingote velours, chapeau de paille peu élégant, en tous cas de très mauvais goût.

Francine Commarmond, costume noir, chapeau de paille garni de velours orange, très original.

Jenny Merluchon, costume noir en velours broché, chapeau de paille garni de plumes bleues.

Clémentine Grosjean, costume brique, chapeau de paille de même nuance, fort joli.

Jeanne Childebert, jupe cerise, tunique en dentelles. Jeanne Confort, jupe grise avec galons de velours grenat, taille de velours noir.

Léonie de Saint-Matronic, portait une robe avec dentelles noires à jour. Mathilde de Bellecour, fort belle toilette : jupe genre pampodour et taille de velours grenat.

Au Cirque.

Le concert donné par Lassalle à un peu nuit à la représentation de gala de samedi dernier au cirque Rancy, en ce sens qu'il lui avait enlevé un certain nombre d'épinglées de haute volée.

Néanmoins, il y avait salle convenablement garnie et pas mal de biches :

Céline Montier, costume gris, en compagnie de Clémentine Sardine, costume sombre.

Annette Bassin était vêtue de satin noir. On s'étonnait de la rencontrer là.

Jeanne Perrin, portait une tunique de velours rouge.

Lucy Maïa, superbe en noir, faisait des yeux terribles à sa rivale Sardine.

Catherine de Plassard ne quitte plus sa jupe écossaise, elle portait une taille marron et un grand chapeau noir fort excentrique.

La vieille baronne qui avait fait le sacrifice de s'offrir une loge (elle augurait ses locataires) avait une jupe grise et un petit manteau marron garni de fourrures. Elle n'avait point oublié sa tabatière.

La signorina Amélie portait aussi un manteau de fourrures.

Léontine Pyard était en noir.

Ida Ténor, Jeanne Confort et Marcelle Abel qui se promenaient ensemble, portaient des toilettes sombres.

Marie Planche-à-pain était en costume bleu.

Elisa Béliand portait un manteau d'hiver.

Jeanne Childebert, une jupe grise avec taille pampodour.

La Pompière était en bleu. Elle y est vouée.

Louise Torrent avait une robe à carreaux blancs et noirs.

Marie Bouteille en noir.

Antoinette était en noir ainsi que Fonfon, qui a l'air bien embêtée de ne pouvoir démentir revêtir un costume clair.

Hélène Saint-Joseph avait une toilette bleu.

Mathilde Bellecour un costume gris.

Jeanne la Lyonnaise, une robe sombre.

Annette Grevinette, nous est apparue un instant tout de noir vêtue.

Anna la grèle, ex-hébé en rupture de sacoches, était en noir.

Ce sont toutes celles qu'il nous a été donné de voir. Samedi prochain, il y aura foule.

Au Casino.

Lundi soir au Casino, il y avait belle chambrée de cascadeuses. Jugez-en :

A tout seigneur, tout honneur :

La jolie Pomponnette Merluchon, en costume de velours noir ; la signorina Amélie, en velours grenat. Jeanne Childe-

bert, costume bleu avec pélerine de fourrure qu'elle ferait bien de quitter. Maria l'Auvergnate, jupe sombre, corsage à fleurs. Nous l'avons entendue dire à un monsieur : « Viens donc prendre quelque chose sur le zinc, (sic). »

La suave Juliette, portait un costume satin broché noir et un fort joli chapeau feutre clair. Marie Brupt, costume beige. Marguerite Kailhou, juquette sombre. Léonie de Saint-Matronic, costume grenat et manteau noir. Caroline la grenobloise était en noir. Marie Planche-à-pain, costume bleu ; elle avait amené son bébé.

Antoinette était en noir. Mathilde Bellecour en bleu. Léontine Pyard, costume satin broché noir. Elisa Béliand, costume bleu et manteau en velours. Marthe, grand manteau noir. Fonfon en noir. Catherine de Plassard, très joli costume de satin noir.

Au Concert Lassalle.

Relativement peu de demi-mondaines au concert Lassalle. La plupart de ces dames n'avaient pu se procurer des places, accaparées qu'elles étaient par des spéculateurs qui n'avaient même pas indiqué où on pouvait les dénicher.

Fanny Bombance, était fort bien en costume bleu foncé avec draperie à fleurs, elle était coiffée d'une capote garnie de plumes roses.

Ma Mère-m attend portait un costume gris et avait un chapeau à plumes, mise distinguée.

Adèle Desanges, très jolie toilette : costume grenat et satin merveilleux, capote garnie de plumes crevettes.

Ces trois belles catapultiuses se promenaient ensemble au foyer.

Marguerite Kailhou était en noir avec capote grenat. Son amie Marie Brut, en gris, avec chapeau de paille garni d'oiseaux.

Louise Berger avait une toilette noire et était coiffée d'une capote grenat avec plumes roses. La belle élite venue au théâtre avec une amie, également en costume noir et en capote crème.

Marie Roux, était aussi en noir, avec chapeau noir, garni de roses rouges et boutons de roses au corsage. Elle était dans une baignoire avec Jeanne Jouarre, en noir.

Tonine Françon, qui, comme à l'habitude, cassait du sucre sur les petites amies, était en costume noir, avec chapeau de paille garni de plumes havane et plumes.

Clémentine Grosjean, jupe vert foncé, garnie de petites perles.

Pauline Desgeorges, avait un costume gris avec broderies loutre. La belle a beaucoup grossi depuis la dernière fois que nous l'avons vue. Elle était en compagnie de Perriline Fay, en costume loutre et chapeau de feutre garni de plumes.

La baronne de Saint-Ouin, très bien dans un joli costume garni de passementeries.

Enfin Léonie de Saint-Matronic, en noir, avec corsage de dentelles très décolleté et chapeau de paille noir à plumes grenats, de fort mauvais goût.

M. MÉPHISTO.

CANCANS ET POTINS du Demi-Monde

A la suite des orgies auxquelles s'est livré Cloclo, dans le domicile d'Annette Grevinette, pendant l'absence de cette dernière, congé en bonne et due forme a été donné à la belle épinglée.

Ses amis se sont aussitôt mis à la recherche d'un appartement et lui en ont découvert un, en pleine rue de la République.

On y prendra la crémaillère le 24 juin prochain.

Une brasserie de moins, par conséquent trois emplois supprimés dans la corporation des Hébé.

La brasserie des Deux-Passages n'existe plus, le matériel a été vendu aux enchères.

Pourant, il y a cinq années, cette brasserie était une des plus fréquentées de notre ville, elle avait alors pour serveuses de hocks de véritables illustrations : Marie Courajod de Canaudin, la grande Louise, Léonie de Saint-Matronic, Marguerite Méphisto, Clémentine Grosjean, Henriette Henri IV, Adrienne Roux, Thérèse de Béziers, Cloclo, Clémentine la blonde, etc, etc.

En vérité tout passe !

La suave Juliette n'a vraiment pas de chance. Depuis quelques jours, toutes les petites amies racontaient qu'elle avait découvert un nabab bon teint.

Madame ne sortait plus qu'en coupé et l'Hospodar de ses rêves la comblait de... prévenances, il l'accompagnait même chez le médecin spécialiste qui lui a délivré le certificat que l'on sait. Hélas ! tout cela s'est évaporé, le nabab n'était que du toc. Il a abandonné Juliette.

Heureusement que la suave se consolait facilement, il lui reste toujours sa beauté.

Cloclo a enfin fait une découverte, c'est celle d'un mari. Elle annonce à toutes ses camarades qu'elle a trouvé la dot qui lui est nécessaire, elle passera par devant M. le maire.

En attendant, elle maugrée fort contre dame Bavarde qui a découvert le pot aux roses : la jeune fille qu'elle faisait passer pour sa sœur et qui est bien réellement sa fille.

La première représentation de l'Article 47, au Grand Théâtre, lundi dernier ne pouvait certainement pas attirer nos demi-mondaines. Seules, Marguerite Méphisto et Clémentine Grosjean, s'y sont aventurées un instant.

Mardi, vers trois heures, nous avons remarqué un joli trio de biches, causant rue Bourbon.

Après un court entretien, les trois belles se sont séparées : Jenny Merluchon pour entrer dans un établissement de bains, Rachel Mignon pour se diriger vers la gare de Perrache et Ma-

rie Matossi pour aller entendre la musique militaire, place Bellecour.

Dimanche soir, rue de la République, nous avons rencontré la douce Rachel Mignon en compagnie de la pomponnette Jenny Merluchon.

Ces deux belles et charmantes princesses, paraissent très préoccupées de se faire des confidences, car elles n'ont prêt aucune attention aux saluts de gentlemans qui passaient près d'elles.

Nous voudrions bien savoir quelle est la cause pour laquelle Jeanne de la Lanterne ne change pas la courroie de sa sacochette qui est dans un état déplorable et qui du reste ne demande qu'à être remplacée à cause de ses nombreuses années de service.

Très peu de demi-mondaines lundi soir à la Scala, nous avons seulement remarqué Marcelle Abel, qui portait une taille en velours rouge. Jeanne la Lyonnaise, toujours vêtue de sombre, Alice ex-moderne, en bleu, Joséphine Nini et la grande Henriette, ces deux dernières ne manquent d'ailleurs pas une représentation. Il est vrai que la bombardière de M. Guillet a tant d'attraction !

L'ouverture du Casino de Charbonnières et de la saison thermique, qui devait avoir lieu le 15 de ce mois a été renvoyée par suite de circonstances imprévues, au dimanche suivant 22.

Le rendez-vous que s'étaient donné toutes les belles catapultiuses lyonnaises n'est retardé que d'une semaine.

Le temps ne leur manquera donc point pour faire confectionner leurs toilettes, qui seront très remarquées, nous en sommes certains.

Dimanche, à quatre heures, nous avons rencontré, place des Jacobins, la charmante Marie Planche-à-Pain, cette biche était accompagnée d'un tout mignon bébé ; nous ne savions pas que cette épinglée était mère de famille.

Vendredi il faisait un temps splendide, aussi beaucoup de belles petites à la musique de 3 heures à Bellecour.

Jenny Merluchon, en noir, se promenait avec Marie Matossi, en jupe grise et corsage velours rouge. Antoinette, fort bien dans son costume bleu. Maria l'Auvergnate, robe vert foncé, garnie de dentelles blanches.

La suave Juliette à qui Léonie de Saint-Matronic avait offert une place dans son coupé, elle portait une jupe rouge avec corsage pampodour et grand chapeau de paille rouge. Léonie avait un coquet manteau de peluche bleue, cette fois nous la félicitons, ce n'est pas trop tôt.

Elisa Moderne était en toilette sombre ainsi que son amie Alice.

Marie Brut en jupe écossaise et manteau de peluche noire, n'avait aucun bijou. Catherine de Plassard, en noir. Marie Bouvier aussi en noir.

Marcelle Abel n'est arrivée qu'au moment où le chef d'orchestre battait la dernière mesure.

Judi dernier, nous avons aperçu Clémentine Sardine faisant emplette d'un superbe éventail chez M. Coulas, un généreux ami qui l'accompagnait aidait cette dame de ses conseils.

Marie Vadrouille de Canaudin, princesse de Courajod et autres lieux, a complètement déserté la Canebière pour le boulevard des Italiens.

C'est un astre qui se lève dans le firmament de la bicherie parisienne, c'est tant mieux pour ses nombreux fournisseurs de Lyon, qui n'espèrent plus que sur ses futurs succès afin de recouvrer leurs créances.

Marie Gratton est une bonne fille, elle a surtout un caractère admirable. Pensez donc, il paraît que le nabab qu'elle s'est choisi, la bat comme plat. Après ça, on dit que c'est le véritable moyen pour se faire aimer des femmes. Est-ce vrai, mesdames ?

En tous cas, l'autre jour, cette pauvre Marie Gratton, qui venait de recevoir sa pitance quotidienne, s'est ennuie en jupe et robe de chambre, demandant asile à sa sœur, actuellement hébé à la brasserie de Mulhouse.

Quelques demi-mondaines étaient, vendredi soir, au Casino, nous y avons remarqué :

La suave Juliette, en jupe rouge et tunique pampodour, elle était accompagnée de Léonie de Saint-Matronic, en toilette rouge ; Fonfon, en noir ; Louise Torrent et Marie Planche-à-Pain également en noir.

La princesse qui a nom Maria l'Auvergnate, a été rencontrée, dimanche, à Oullins. La belle allait, en coupé, prendre un bain de soleil à travers champs.

Charlotte la planteuse, hébé des Jacobins, est allée aussi se réchauffer aux rayons du soleil. Nous l'avons vue en brillante compagnie parcourir, en voiture, le riant hameau de Bournant.

Judi dernier, nos biches ont délaissé les Célestins, seule Catherine de Plassard représentait le bataillon de Cythère. Inutile d'ajouter que cette belle petite portait son costume à carreaux et juquette verte.

La jolie Pomponnette Jenny Merluchon, faisait mardi, une promenade en voiture, au parc de la Tête d'Or.

Après avoir fait une fois le tour du Parc, elle s'est fait conduire près de l'orangerie, est descendue de voiture, et sans plus de façon s'est assise sur un banc à côté d'un pauvre chiffonnier. Pas fière, la charmante Jenny. Comme le malheureux voulait lui céder toute la place, elle l'a prié de ne point se déranger.

Quelques minutes après, nous avons vu venir un brillant cavalier tout de noir vêtu. Jenny remonta en voiture, et tous deux se rendirent au Chalet.

Berthe l'amazone, que nous croyions à Valence, faisait jeudi dernier caracolier un fringant cheval au parc de la Tête d'Or.

Pour faire admirer ses talents d'équicyère, elle faisait exécuter à sa monture de véritables exercices à rendre des points aux fils Rancy.

Un changement d'hébé a eu lieu ces jours derniers à la brasserie Flammade — Anna la Vadrouille y a fait ses débuts jeudi dernier.

Elle sert actuellement en compagnie de Francine avec qui elle paraît s'entendre le mieux du monde.

À la musique de Bellecour, mardi, quelques catapultiuses : Juliette la suave, en costume grenat et manteau noir, Clémentine Grosjean, jupe bleue, corsage grenat, Alexandrine Télégraphe, Antoinette en manteau noir, Léonie de Saint-Matronic, en noir, Marie Roux, toilette bleue, Alice, en bleu, Marie Matossi.

Ma mère m'attend et Adèle Desanges sont venues un instant vers 5 h., elles se sont promenées mélancoliquement sous les marronniers.

À la musique de Bellecour, dimanche, nous avons remarqué : Clémentine Grosjean, en compagnie de Jenny Merluchon, ces deux biches portaient leur manteau velours frapé ; Jenny Lavache, robe grise, taille velours rouge ; Louise Torrent, en gris, Alexandrine Télégraphe, en faille noire ; Marie Bourgoin, manteau velours noir ; Joséphine Nini en bleu, était avec son inséparable amie la grande Henriette ; Catherine de Plassard, robe à carreaux et taille verte ; Antoinette, fort joli manteau velours foncé.

Nous continuons à emprunter à la belle publication l'Art de la Femme, une étude sur le corset, et cela pour plaire au belle qui ont nom : Annette, Bassin, Anna Oberley, Jenny Merluchon, Annette Grevinette, Joséphine la Planteuse, Amélie l'Italienne, etc.

Est-il rien de plus beau qu'un corset qui naturellement figure Et qui montre comme on est fait Dans le moule de la nature.

Nous n'expliquerons pas le mystérieux travail qui donne aux maigres, de riches corsages et des croupes séduisantes ; qu'il suffise de dire que l'injustice de la nature se répare fort bien.

La femme mince, celle qui n'est pas osseuse, qui a la délicate stature d'une grâce de Proudhon, adoptera le corset de peau de daim gris perle, souple et doux, qui suit les contours avec une exactitude absolue. Un peu plus robuste, on a le corset de satin, le corset chatoyant et élégant qui nous a valu ces deux vers du poète amoureux :

Elle fait sur son flanc qui ploie Craquer son corset de satin.

Il est noir pour les femmes dont la peau est fine et d'une blancheur lactée : contraste bien séduisant que des épaules de neige sortant de ce buste sombre. Les peaux dorées, ambrées, ont le corset cramois, dont la riche teinte est indispensable à leurs tons chauds.

Il y en a de bleu turquoise, bleu capitaine, rose du Bengale, eau du Nil, bronze, solitaire, roseau, rouge feu.

Il est tout blanc, cela va sans dire, de moire ou de satin, pour les épousées. Blanc aussi pour les toilettes du soir, mais bordé de peluche dont la couleur est assortie à celle des robes, peluche soleil ou clair de lune, vermeil, bleu céleste, rose, crème, or, rose-thé, grenat, mauve, (la plus douce des nuances). Ces corsets sont très garnis de jolies dentelles ; ils sont très bas, pour ne pas gêner le décolleté de la robe.

Peu de biches dimanche soir au Skating, nous avons seulement remarqué :

Jenny Confort, jupe grise et taille velours frapé, jolies chapeau rouge ; Elisa Béliand et Léontine qui ne sont pas quittées, en bleu ; Léonie de Saint-Matronic, robe rouge, grand manteau noir ; Jeanne Sevez, costume loutre, chapeau à fleurs bleues ; Fonfon, en deuil ; Marie Planche-à-Pain, en bleu ; Jenny Lavache accompagnée par M<sup>me</sup> Godard, sa propriétaire, ces deux biches en taille rouge et jupe claire ; Catherine Plassard, costume à carreaux et taille verte ; Mathilde de Bellecour, en gris ; Adeline, costume sombre.

Vendredi dernier, la charmante Caro est sortie, suivant son habitude, pour aller faire au Parc sa promenade sentimentale.

La belle conduisait elle-même son attelage, et parcourait les rues de notre ville au triple galop. Arrivé au coin de la place Tholozan et du quai de Retz, son cheval a renversé violemment M. Félix D..., employé de commerce, qui a été contusionné à la tête et aux jambes.

Il est bon d'ajouter que Caro n'a repris sa course qu'après avoir conduit sa victime dans une pharmacie voisine et lui avoir fait donner tous les soins que nécessitait son état.

Nous conseillons à Caro d'avoir un peu moins d'argent-vif dans les veines et de retenir un peu les guides de son fringant coursier.

La propriétaire et les voisins de Caroline la grenobloise, nous prient de l'inviter à faire beaucoup moins de bruit, quand elle rentre vers 2 heures du matin.

Marie Gauthier a paraît-il fait la connaissance d'un homme marié. La petite femme délaissée se propose d'aller un de ces soirs aux Jacobins où Marie a établi son quartier général.

Claire qui a quitté la brasserie du Lycée, va maintenant fort souvent au Parc. Nous l'avons aperçue dimanche dernier au Chalet, se faisant servir un vermouth-Thurin.

Nous avons, dans notre dernier numéro, parlé d'une femme qui a ici la réputation de la baronne d'Ange, à Paris, nous voulons parler de la vicomtesse Claudia, qui n'est pas plus vicomtesse que la fille Bardin n'est baronne, mais qui comme elle, est une obsécrité vivante, dont les balayeurs de nos rues devraient nous épargner le spectacle répugnant.

Cette fille surnommée Bouche d'Egout par quelques moralistes austères, nous écrit la lettre suivante, que nous publions textuellement, orthographe et style respectés.

Monsieur le Rédacteur de la Bavarde. Parcourant votre journal N° 103 du 5 court je trouve des allusions blessantes à mon égard, entre autre un Logement Rue Thomassin angle de la rue palais-grillet, dans lequel vous me présentez comme ayant été une des Locataires de ce local visité souvent par la police des mœurs. Sachez donc monsieur que jamais je n'ai habité un réduit pareil ayant toujours eu une suffisance pour me procurer un gîte à l'abri des sbires de la police qui ne ma jamais inquiétée, vue que mes actes n'ont jamais été en contradictions avec les règlements dans votre prochain numéro veuillez rectifier votre

RÉDACTRICE EN CHEF

Madame ADAM

LA FEMME

JOURNAL DES CURIEUSES

Je suis venue, j'ai vu, j'ai vaincu, « La Femme »

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Mlle D'ERLINCOURT

NOS PRIMES

Pas de programme: des primes. Nous donnons à toutes nos charmantes abonnées les primes suivantes, à leur choix:

Une psyché. Un flacon d'eau de Jouvence. Le petit guide de l'adultère, de Pierre Véron.

Un corset de satin garni de dentelles. Une paire de bas de soie brochés.

Une chemise de satin noir.

Il est inutile que la Fille d'Eve apprenne à ses adorables lectrices combien est grande l'utilité de ces primes, on pourrait les appeler du titre d'un livre du penseur d'Hervilly: Les armes de la femme.

LA RÉDACTION.

ENTRE FEMMES

Nous aurions pu nous appeler la Curieuse. La Fille d'Eve est mieux. C'est notre titre, je dirai mieux: c'est notre gloire.

Nous voulons tout savoir, tout connaître, tout voir: quel grand mal y a-t-il à cela? On ne nous a pas fait des yeux — et de jolis yeux encore — pour les tenir constamment baissés. Quand, d'aventure, nous fixons les fleurs du tapis, ce n'est que par une pudeur feinte. La pudeur n'appartient pas à notre sexe. L'audace est l'apanage de la femme. Danton se croyait audacieux: oui, pour un homme, il était audacieux, mais la femme l'est davantage. Seulement, elle ose avec des retenues, elle provoque avec des hésitations, elle a des roueries qui ressemblent à des ingénuités.

La soif de savoir qui nous dévore fait notre grâce. Et l'homme doit ses succès beaucoup plus à notre amour de l'inconnu qu'à des avantages personnels. On nous fait la cour, des semaines, des mois, des années; on nous bombarde de bouquets, on nous accable de madrigaux. Et, lorsque nous dégageant des fleurs de réthorique et des fleurs de serre chaude, nous donnons, très chastement, notre petit doigt à baiser, les amants s'en vont, heureux, enivrés, raconter à toute la terre, leur triomphante bataille.

Oh, les beaux imbéciles, en vérité! Ils disent: « Nous sommes aimés, nous avons vaincu les plus sauvages des vierges; nous avons trouvé le chemin de leur cœur; ces sanctuaires si farouchement gardés. Nous sommes les triomphateurs de la vertu de jeunes filles. Ce soir, quand la duègne dormira, nous irons, en rampant, jusqu'à leur lit. Nous nous couronnerons de myrtes et de roses. Et, aux myrtes et aux roses, nous ajouterons les lauriers de notre conquête. Nous sommes forts. Nous avons le génie de la séduction. Cette nuit, les ierges expirantes pencheront leurs fronts pâlis sur le premier baiser de l'hymen, sur nos robes poitrines de lions haletants... »

Et ces messieurs se croient de petits serpents; les serpents tentateurs qui font croquer aux Eves naïves des pommes défendues. Le bon billet que nous leur baillions!

« A la vérité, c'est notre curiosité qui s'éveille, c'est notre besoin d'apprendre qui nous fait céder. Nous voulons savoir ce que c'est. Il y a dans notre amour un désir immense de pénétrer l'inconnu. J'ai rencontré une vierge qui avait résisté à de terribles assauts. Un matin, presque sans coup férir, elle se rendit. On proclama son maître un pays inconnu, mais charmant. Il lui était venu la passion de se jeter, tête et cœur, dans un monde de sensations nouvelles; elle avait tout à coup, souhaité de connaître ce qu'elle ignorait, de savoir ce qu'il y avait de délicieux, d'exquis, de troublant dans ces choses dont on ne parlait qu'en rougissant. Sa pudeur de vierge fut étouffée par sa curiosité de jeune fille. Et quand on lui demanda: « Vous l'aimiez donc bien ce beau ténébreux? » Elle répondit, sans hésiter: « Non, je voulais savoir! »

Vous ne sauriez croire, ce que ces desirs fous, rendent votre tâche facile, ô nos vainqueurs! Il y aurait des restrictions dans vos cris triomphants si vous connaissiez sans détours, quels sentiments nous animent, nous les filles d'Eve, quand nous donnons voluptueusement nos lèvres à baiser!

Madame ADAM.

CARNET D'UNE CURIEUSE

Le beau intéresse; le défendu passionne.

On a un premier amour pour savoir et les autres amants parce qu'on sait.

La passion est toujours la même chose, mais on espère toujours autre chose.

En amour, il y en a toujours un qui donne et l'autre qui reçoit.

En amour il y en a toujours un qui désire et l'autre qui se laisse désirer.

Pour certaines femmes, la vertu n'est que de la paresse; elles ont les desirs mais elles n'ont pas le courage de les satisfaire.

Toute femme a dans le cœur une cocotte qui sommeille.

La virginité du corps est un accident; la virginité du cœur est une vertu.

Se vendre n'est pas donner: il y a des prostituées qui sont des vierges.

Un homme ne peut pas se prostituer: c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de la femme.

Une femme ne peut pas se donner à demi.

Toutes les joies sont pour la femme adultère: au bonheur d'être aimée s'ajoute la peur d'être trahie. L'amour gagne en vigueur dans le mélange des sensations.

La femme est mieux partagée que l'homme au point de vue de l'esthétique: elle se sait belle et elle sait qu'on la sait belle; elle trouve l'homme beau et elle sait que l'homme se trouve laid; elle a donc le double bonheur de regarder et de l'être.

La comtesse LATISCHEFF.

UNE AVENTURE

Ma chère, laissez-moi vous raconter cela. Une aventure? mais une aventure incroyable; une de ces aventures qui n'arrivent qu'à moi!

Puis, c'est très difficile à raconter. Je vous sais prude, ma toute belle, votre salon est le plus puritain de ce Paris débauché. Bah! c'est fini du Carême et l'on peut bien se délecter au récit d'une aventure.

D'oreste, c'est très édifiant. Les Pères de l'Eglise ont servi à leurs adeptes des histoires dans ce goût là. Le tout est d'être compris, d'intéresser et de dire vrai. Si Florian qui je l'isais étant petite et ce bon M. Berquin, que je ne lis plus, avaient pu utiliser ce canevas, ils auraient ajouté comme sous titre à leur histoire: « ou la curiosité punie. »

Tous les huit jours, mon neveu — un mauvais sujet qui est de l'âge de sa tante, réunit dans le petit salon, quelques amis de son genre. Ce qu'on dit ma chère, vous devez le penser: des horreurs! Mon neveu passe, au boulevard, pour le plus chevronné des combattants du Royal-Gommeux.

Moi, qui suis friande de ces histoires vécues, tout en faisant mine de regarder les estampes que mon mari achète pour me distraire — durant ce qu'il appelle mes heures de veuve. — et vous le savez, ma chère, je suis veuve presque tous les soirs — en regardant ces estampes; j'écoute: j'ai surpris, il y a huit jours, une conversation de plus haut intérêt, on parlait de... de... attendez-donc: l'As de trèfle, je crois. Non pas cet as là. C'est celui de Belot, ah! j'y suis de l'As de pique. Le titre ne vous dit rien. Ne cherchez pas. C'est au salon du côté des Champs-Elysées ouvert toute la nuit à ces messieurs, où disait que se trouvait là des princesses déclassées, des comtesses en embarras d'argent; qu'enfin toutes les dévoyées du grand monde admirablement faites et jolies venaient échouer à l'As de pique.

On racontait des scènes oh! ma chère, des scènes indescriptibles. Et le diable c'est qu'il était permis aux hommes seuls de visiter cette capoue mondaine. Je me suis dit: si je devenais homme!

Et, bravement, revêtissant les habits de mon mari — absent ce soir là comme toujours — je me fis conduire à l'endroit mystérieux. C'était mal; mais je voulais savoir.

J'entre, je monte. Maison très bien, on m'introduit au salon.

Ici, permettez-moi, toute belle, d'être sobre de détails. Mon neveu avait raison: c'est tout dire!

Jusque là tout va bien, ma curiosité va être satisfaite. Je voulais m'asseoir, écouter. Quand, dans un coin du salon, j'aperçus mon mari en conversation d'une intimité, révoltante avec deux princesses déclassées.

Je partis — je voulais savoir quelque chose: j'avais trop appris. Mais le lendemain matin je souhaitais d'avoir ma petite vengeance.

Monsieur, lui dis-je, pourriez-vous m'indiquer les vertus de l'As de pique? Il paraît que vous le retournez fréquemment.

Il me répondit sans se troubler: — Je ne le retourne pas: j'y retourne et j'indiquerais beaucoup mieux ses vices que ses vertus.

Il m'avait vu, ma chère!

Thérèse de CROUVALL.

A MADAME JULIETTE LAMBERT

La Grâce s'est couchée et sa splendeur hautaine. Survit aux milliers d'ans qui couvrent son tombeau. Près du soleil éteint notre chétif flambeau, Ne jette qu'un tremblant sa lueur incertaine.

Les siècles, tour à tour, font surgir un lambeau De ce livre où revit son histoire lointaine. Tout penseur sent frémir, en lui, l'âme d'Athènes. Quand dans son vol profond, il s'inspire du Beau! L'anticisme s'en va. Notre époque trop pâle Pour les ruisseaux fangeux fait les beaux ciels d'o-

pourrait par quels transports de joie accueillons- [pâte] [nus],

Juliette Lambert, celles qui, comme vous, Accueillant à leur tour l'art et la poésie, Rouvrent en plein Paris, la maison d'Apollon.

Georges GAUDELLE.

LES

Filles d'Eve de la Politique

LETTRE A M. YVES GUYOT

Ça vous esbrouffe, mais c'est comme ça. La politique a ses filles d'Eve. J'en suis une, mais pas Louise.

Louise ne descend pas, d'Eve; elle a un profil simiesque qui la fait remonter à l'ancêtre dont parle Littré.

Les hommes veulent tout pour eux. Ils veulent avoir le monopole des réunions, des meetings, ils sortent le soir après la soupe. En l'embrassant, ils disent à leurs femmes: Je m'en vais pour mes affaires. Ils ne savent politique qu'entre eux, les sournois. Nous, nous avons les charges peu gracieuses du pot au feu à surveiller et des culottes à recoudre. C'est tout: ce n'est pas assez.

On est curieuse, on veut savoir. Il suffit qu'ils aillent seuls dans leurs réunions pour qu'on ait envie d'y aller. Ma voisine a un mari qui est franc-maçon: elle est convaincue qu'il se fait des abominations dans les loges. A notre tour franchissons hardiment tous ces seuils masculins, installons-nous à la tribune, commandons les masses.

Joignant la pratique à la théorie, j'ai fait la chose en vous arrachant, mon cher petit Guyot votre barbe conservatrice.

Pour jouer ce rôle, il ne faut pas cesser d'être jolie. Il faut continuer à porter des toilettes convenables. Plus on a de chic, mieux ça vaut. Le galbes est le nerf de la révolution. Soyons anarchistes mesdames, soyons galbeteuses, soyons des nihilistes schmitt.

En remontant le cours de l'histoire, je retrouve des vaillantes, toutes des vaillantes chies. Jeanne Hachette était jolie, Jeanne d'Arc pas mal — Dunois en savait quelque chose. La duchesse de Montpensier était un petit cœur, madame Longueville, madame de Chevreuse l'ancienne — avaient du montant. Charlotte Corday n'était pas toc du tout, quant à madame Roland, je vous la recommande. Thérogne de Mirreourt — ma devancière — avait une charmante figure et — grâce aux muscadins qui l'ont fouillée — on sait qu'elle n'avait pas que ça de charmant.

Ces deux filles d'Eve qui ont gouverné la France durant tant d'années: la Dubarry et la Pompadour, ont prouvé suffisamment que pas un homme ne résiste à la grâce féline des femmes.

Parmi toutes ces héroïnes pas une n'est laide, toutes sont gracieuses, toutes s'habillent bien — quelques-unes ne se déshabillent pas mal. C'est le grand point. Et la Dubarry qui malmenait si fort MM. de Sartine et de Choiseul, nous aurait égratigné mon petit papa Guyot ni plus ni moins que je l'ai fait moi-même.

La fille d'Eve — mais la fille d'Eve pure race — joue en politique un rôle considérable. Elle est derrière tous les ministres, tous les députés, tous les généraux — derrière tous les magistrats — derrière tous les prêtres. Cachée ou au grand jour, c'est elle qui le fait et renverse le ministère, c'est elle qui distribue les portefeuilles, les rubans, les barrettes et les togas. L'Elysée n'est pas rue du faubourg Saint-Honoré, c'est boulevard Montmartre. Il fut un temps où la préfecture de police était rue Duphot. Alors M. le préfet s'appelait pour la Leroy, Monsieur Mystère.

Puisque l'amour — et je prends l'amour dans son sens le plus mécanique — puisque l'amour mène le monde, il est juste que nous menions les hommes. Louis XIV a pleuré aux genoux de Marie de Mancini. La philosophie du dix-huitième siècle doit beaucoup aux yeux de Ninon de Lenclous, mais Ninon de Lenclous est belle; elle possède toutes les pommes du divin pommier, c'est dans leur chair acide que Voltaire mord à belles dents.

La femme est partout. Eve est dans tout. C'est justice. Eve c'est la politique. Eve c'est le génie. Eve c'est l'univers. Eve c'est la vie.

Quand on ne comprend pas ces choses là, on n'est pas digne d'avoir de la barbe et c'est pour cela que je vous l'ai arrachée, Monsieur Guyot.

F. D'HERLINCOURT. Elève du Conservatoire.

LIVRES NOUVEAUX

Nous nous empressons de signaler à nos lecteurs la nouvelle édition de la France Illustrée de M. de Brun, publiée par la Librairie Française, 15, rue Maubourguet, à Lyon, en séries spéciales à 1,50 la série. Chaque série forme un département avec carte nouvelle, coloriée avec le plan du chef-lieu.

Cette nouvelle édition donne droit à cinq magnifiques primes gratuites, représentant presque la valeur de la somme déboursée pour tout l'ouvrage.

A la 25<sup>e</sup> série, on reçoit gratuitement la magnifique carte de Malte-Brun, gravée par Erhard, collée sur toile, vernie, avec baguette or et noir. Cette carte se vend quinze francs chez les libraires. 2<sup>e</sup> à la 50<sup>e</sup> série, chaque abonné reçoit gratuitement une grande et magnifique glace encastrée, mesurant 110 sur 74, valant 45 francs en magasin, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> à la 75<sup>e</sup> série, chaque abonné reçoit gratis deux beaux tableaux géographiques, montés sur toile, encastrés, d'une valeur de 30 francs en magasin, et enfin avec la dernière série, on reçoit encore gratuitement une belle pendule dorée, à quinzième et à sonnerie avec globe et socle garantie deux ans. Nous rappelons que la Librairie Française, créée à Lyon en 1881, a déjà servi plus de 20,000 abonnés, sans avoir la moindre contestation avec ses clients, ce qui prouve la loyauté de cette maison, dont nous avons si souvent parlé à nos lecteurs.

LE PAURGE, journal humoristique, littéraire ou illustré, paraît toutes les semaines. Son succès va croissant, sa rédaction est composée des gens de lettres les plus illustres de l'époque.

Rédacteur en chef: Félix Champspar, Directeur: Harry Alix, 16, rue d'Annam, 16.

LA RACE SÉMITIQUE, par Théodore V. hert, Paris, Auguste Gillo, éditeur, 1, 3, 5, 7, 9, 11, rue de Valenciennes, Palais-Royal. 1 vol. in-18, prix 3 fr. 50, franco.

Le célèbre orientaliste publie le second volume de ses magistrales études sur les races primitives.

Il restitue aux enfants de Sem la place qui leur appartient légitimement dans l'histoire et porte une lumière toute nouvelle sur la fameuse question Indo-Européenne sur laquelle le monde savant se bat depuis 50 ans.

C'est un grand service rendu par M. Théodore Vihert, à la démocratie.

Une histoire empruntée à la vie réelle: Des personnages appartenant à ce grand monde étranger qui méritaient d'être mieux connus. Une série d'événements ultra-parisiens prêtant aux plus poignants émois. Un dénouement d'une grandeur et d'une terreur vraiment tragiques. Tel est un peu de ce que le bilan du nouveau livre que Marie Colombe vient de publier chez Marpon et Flammarion, et qui est destiné au plus vil succès. Le PISTOLET DE LA PETITE BARONNE commence une série de romans contemporains si se reconstruit la plume alerte, incisive, colorée, de l'auteur du CARNET D'UNE CURIEUSE. Armand Silvestre a fait à Céline une originale préface.

PROGRÈS FRANÇAIS JOURNAL POPULAIRE DE VULGARISATION 40, rue de l'Abbaye, 40.

SOMMAIRE du N° 14. 8 avril 1883. — La Vie Sociale chez les animaux, par M. E. Perrier. — Le Génie Sorbe, par Auguste Geoffroy. — Parfums, Parfums, Parfums, par M. A. Lévy. — L'Ami d'un Grand Homme, par M. G. Renard. — L'Amour d'un Nôtre, par M. J. Spence. — L'Œuvre de Claude Bernard par le docteur L. Grilhé. — Chronique scientifique. — Bibliographie. — Conférences et Cours.

MORTE D'AMOUR, par Auguste Sautière. — Un titre pareil n'a pas besoin de recommandations auprès des lecteurs. On connaît d'ailleurs suffisamment le brillant auteur de l'Amour terrible et des Légons conjuguées, pour avoir le désir de lire son nouveau roman. Il n'est plus poignant, plus dramatique, et, en même temps, plus gai par des croquis, que Morle d'Amour. M. Auguste Sautière aurait pu mettre au-dessous du titre: l'histoire vraie, mais on a tant abusé de cette formule, on l'a colisée comme étiquette sur tant de choses menteuses, qu'il a mieux aimé s'en rapporter à l'appréciation du public. — En vente chez Jules Rouff et Cie, 14, Cloître Saint-Honoré.

Le scrupule du Père Durieu, par G. Godde, Henry Kistemakers, éditeur à Bruxelles. — Eau-forte par Just.

Le troisième volume de la petite collection naturaliste vient de paraître. Les destructeurs du naturalisme, ceux qui prétendent ne voir dans l'école moderne que des immortaliétés, ont rudement léchés la lecture du nouveau livre de M. Godde, le Scrupule du Père Durieu, ce roman qui frise à la fois le drame et l'idylle, et dont le talent de l'écrivain élargit jusqu'à gigantesques les proportions par elles-mêmes restreintes.

Nous ne voulons pas déflorer tout l'attrait qu'éprouvera le lecteur en donnant ici une analyse de ce livre, mais nous affirmons hautement qu'il contient le meilleur de ce qu'il y a de bon et de juste dans l'histoire, et de ce que doit engendrer de souffrances dans une âme d'honnête homme le remords d'une action lâche et déloyale.

Le second de Monoclogues vient de paraître chez l'éditeur Henry Kistemakers. Titre: l'Obéissance. Le portrait de Coquelin Cadet, tracé en tête de la plaquette et représentant l'artiste en tête de parisien d'après un dessin inédit d'André Gill, est un chef-d'œuvre de ressemblance, de haut comique et de fine gravure. — Prix: 1 franc.

Cette semaine a paru chez l'éditeur Kistemakers, de Bruxelles, la réimpression d'un roman des plus curieux du dernier siècle: Mlle Jovotte, ouvrage moral, écrit par elle-même et publié par une de ses amies. Cette amusante facécie dont l'auteur fut Paul Barrett, tout en ayant des allures d'un conte croissant et tant soit peu folichon pourrait bien, dans le fond, être une étude réelle de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries pondeuses et fantaisistes de la France poudrée, la morale éternelle des mœurs de nos pères. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesse égrillardes d'une époque adorable, où le conte joyeux pique de monches et fards de rose, amenaient aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de dans le fond, d'un siècle réel, de mœurs galantes des années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on retrouve facilement dans cette littérature, au milieu des railleries